

**BIBLIOTHÈQUE
DE TRAVAIL
ET DE RECHERCHES**



N° 11 du 20 septembre 1975

Première édition



**Un maître,
des enfants...**

plus tard

par Jacques CAUX



DANS LA COLLECTION



NOUS PUBLIONS DES DOCUMENTS

- Ils témoignent de l'inséparable dialectique qui unit la pratique et la réflexion.
- Dans un premier temps, ils tendront à enrichir nos hypothèses rassemblées par C. Freinet sous la forme des lois du tâtonnement expérimental.
- Encore mal armés pour l'analyse et malhabiles dans le maniement du jargon théorique, nous solliciterons *ensuite*, l'aide nécessaire afin de préciser les relations vivantes et enrichissantes avec la science (et ses divers courants de pensée) dont nous avons besoin.
- Ces échanges se feront sur le tas, hors de tout dogmatisme, dans le cadre de travail humain qui est notre règle.
- Nous offrons notre potentiel, notre savoir d'artisans pédagogiques, aux renforcements de ceux qui peuvent nous apporter l'expérience de leur savoir.
- Ainsi pourra apparaître au grand jour, la seule démarche que nous estimons être vraiment

EXPERIMENTALE
et
SCIENTIFIQUE

J'ai déjà écrit que la BIBLIOTHEQUE DE TRAVAIL constituait la plus gigantesque et efficace aventure éducative conduite dans ce pays depuis la GRANDE ENCYCLOPEDIE de DIDEROT...

Aujourd'hui, je découvre l'intérêt des B.T. de RECHERCHES et souhaite vivement pouvoir participer au travail d'élucidation qui suivra la publication des expériences et des cas.

Je suis sûr que ces derniers présenteront, en dépit de la valeur des maîtres, un caractère « banal » qui autorisera leur généralisation — ce qui n'est pas souvent le cas des expériences pédagogiques habituelles.

Une monographie objective bien localisée (lieu-temps)... intégrant les attitudes autant que les résultats, les procédures autant que les contenus, une telle monographie a valeur scientifique. Bien souvent plus scientifique qu'une théorie. D'où le rôle du « témoin » enregistreur, car le maître ne peut généralement être juge (responsable) et partie.

Bref, merci pour cette nouvelle et riche contribution. Et surtout que les maîtres se guérissent de toute timidité abusive !

Professeur Jean VIAL
Sciences de l'éducation
Université de Caen
Laboratoire de psycho-pédagogie



**SUPPLÉMENT
à LA REVUE L'ÉDUCATEUR**

Abonnement d'un an (15 numéros)
à L'Éducateur : 56 F (étranger 84 F).
Supplément B.T.R. : + 52 F (étranger 67 F)
A souscrire auprès des P.E.M.F., B.P. 282,
06403 Cannes.
C.C.P. : P.E.M.F. Marseille 1145-30.

Publication éditée, imprimée et diffusée par la
Coopérative de l'Enseignement Laïc (C.E.L.),
place H. Bergia, Cannes (A.-M.), France.
Directeur de la publication : M. Berteloot.
Responsable de l'édition : M.E. Bertrand.
Date d'édition : 9-1975 - Dépôt légal :
3e trimestre 1975 - N° d'édition : 703
N° d'impression : 3010.

Un maître, des enfants... plus tard

*Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas...*

ARAGON

NOTE DE L'AUTEUR

Si je livre ici ces quelques réflexions sur mon comportement passé, ce n'est certes guère par narcissisme béat.

C'est beaucoup plus – invétéré militant du mouvement que je reste – parce que j'ai cru remarquer certains traits identiques de comportement chez la grande majorité d'entre nous.

Que finalement, le plus important, ce n'est pas tant ce qui est dit de ma personne ; mais plutôt ce que vous, mes camarades, pouvez y reconnaître de vous-mêmes.

Dit autrement, ce serait rechercher où peut bien se nicher notre authenticité de pédagogue Freinet.

Mon désir avoué aujourd'hui est que s'ouvre parmi nous un nouvel axe de recherche (chaque numéro de BTR n'est-il pas un départ ?) : celui de la personnalité du maître dans une classe Freinet.

Recherche difficile, certes, et qui fera l'objet peut-être de bien des refus... mais recherche nécessaire si nous voulons encore avancer...

Jacques CAUX

I – PHILOSOPHIE DE LA PEDAGOGIE FREINET

Toute action pédagogique se fonde sur une théorie. Cette théorie dépasse généralement le cadre pédagogique pour atteindre celui de la philosophie.

Ce fait explique, en partie, que l'action pédagogique est comprise et se cantonne souvent comme un ensemble de techniques et d'outils avec des comportements et des attitudes permettant une rentabilité et un succès immédiats ou à court terme.

La pédagogie apparaît donc comme un métier et un art, demandant un savoir-faire et un savoir-être.

Mais la théorie sous-tendant une pédagogie, peut être explicite ou implicite, individuelle ou générale, figée ou évolutive. Elle existe donc toujours avant et pendant.



Je voudrais essayer – à partir d'une expérience personnelle – de voir l'articulation d'une théorie et d'une pratique.

En fait, je me demande s'il y a congruence entre une théorie et les moyens mis en œuvre pour son application.

N'y a-t-il pas des éléments non-perçus qui dévient la première, qui la font autre que ce qu'elle est, par le fait très simple qu'elle passe à travers une personnalité singulière (la personnalité de chaque enseignant) et qu'elle passe aussi à travers la personnalité singulière de chaque enseigné ? (Sans parler de la personnalité originale du groupe d'enseignés-enseignant pour peu qu'il existe).

Exprimée autrement, cette interrogation pourrait devenir : "Que peut-on retrouver d'une théorie pédagogique dans l'étude de la production d'un enfant ?"

Qu'en est-il de l'espoir d'une théorie pédagogique, de l'espoir d'un enseignant dans la production enfantine ?

Je conçois ce que cette recherche peut avoir d'aléatoire, qu'il faudrait pour espérer mener à bien une telle entreprise, s'entourer d'un appareil expérimental ; aussi, humblement, ne chercherai-je, ici, qu'à clarifier un peu ma position de pédagogue et de militant.



Je peux dire que la théorie de la pédagogie Freinet était explicite pour moi. Non pas que je l'eusse trouvée toute écrite dans un livre, mais parce que je l'ai vécue en stages, parce qu'elle me fut en grande partie transmise par l'acte et la parole. En effet, cette théorie philosophique et psychologique ne se retrouve pas en un tout cohérent réuni dans un livre, mais constante dans ses principales fondations et dans la pratique journalière de milliers d'éducateurs, camarades et amis, ainsi que dans celle de son fondateur, alors vivant. Car il s'agit presque, à la limite d'une théorie de vie, d'un art de vivre.

Il s'agit d'enseigner et de vivre parmi les enfants selon des règles de vie à valeur générale (autant pour les adultes que pour les enfants) infléchies seulement pour les enfants selon les données d'une psychogenèse empirique.

Ayant travaillé avec Freinet au niveau de la mise au point d'outils, de techniques et de la réflexion, je pense pouvoir ajouter que c'est dans sa conversation et ses actes qu'on pouvait le mieux saisir ses raisons et ses motivations, ce que signifiaient certains de ses maîtres-mots. De plus, il a été un modèle pour moi, au point que j'ai épousé pendant longtemps un certain nombre de ses comportements.

Déjà, je pourrais me demander pourquoi j'en ai épousé certains et pas d'autres, que, malgré la connaissance intime que je pouvais avoir de ses idées, j'opérais inconsciemment un filtrage. Qu'aussi bien, celles que j'ai rejetées, comme celles que j'ai acceptées, forment deux tous significatifs au même degré. Ce filtrage, néanmoins, me semble plus ou moins important selon le niveau où il s'opère. En effet, il peut se placer au niveau des idées générales ou au niveau de l'application. Dans le premier cas, la pédagogie appliquée peut être relativement originale quoique respectant les grandes idées et le cadre ; dans le deuxième, il s'agit surtout d'une imitation. Je crois que je peux me placer dans le premier cas.



Les buts de la pédagogie Freinet sont ceux d'une pédagogie respectant l'enfant comme personne originale et unique ; elle se préoccupe essentiellement de la formation et de l'enrichissement profond de la personnalité de chaque enfant. Elle veut créer une école centrée sur l'enfant membre de la communauté dans laquelle il pourra satisfaire les besoins essentiels de son âge. En résumé, *"l'enfant développera au maximum sa personnalité au sein d'une communauté rationnelle qu'il sert et qui le sert"*.

L'enfant construit sa personnalité lui-même — mais avec l'aide de l'adulte. Pourtant, si celui-ci doit connaître le mieux possible les lois du développement de l'enfant, ses besoins psychiques, somatiques et intellectuels, il doit savoir aussi qu'il ne lui est pas possible de connaître scientifiquement l'enfant. Il ne peut donc conduire ni méthodiquement, ni scientifiquement chaque enfant. Force lui est d'offrir plutôt plus que pas assez : placer l'enfant dans un milieu sain et riche — actuel et actualisé — riche de matériel brut et divers, d'outils nombreux et variés, des techniques simples et ouvertes sur le devenir et la production de l'enfant.

Cela veut dire que techniques et outils doivent correspondre aux besoins naturels de l'enfant, doivent permettre à l'enfant de tâtonner librement dans sa recherche, de s'exprimer librement.



Ici sont dites des idées essentielles, mais qui ont, peut-être pour nous (je dis bien pour nous) une coloration particulière :

- milieu sain : milieu de campagne (ce qui me semble aujourd'hui à relativiser)
- pédagogie de l'outil : pédagogie matérialiste par opposition aux pédagogies intellectualistes qui ne peuvent être appliquées aux enfants du peuple
- techniques simples pour l'emploi des outils. C'est en effet l'outil qui doit opérer la révolution pédagogique, non pas les discours (*c'est en forgeant qu'on devient forgeron*)
- enfin, mise en place d'une communauté de vie coopérative en instituant des règles coopératives et en permettant à une vie de groupe authentique de fonctionner. Cette vie de groupe sera centrée autour de la notion de travail, travail conçu comme le moteur de l'épanouissement, travail non pas asservissant, mais enthousiasmant.

Sous-tendant tout cela, une philosophie simple, faite surtout de bon sens ; pour le reste en grande partie héritée de Jaurès.

L'éducation ainsi comprise permettrait aux enfants de devenir des hommes riches et responsables, ayant à cœur de construire alors une nouvelle société, d'où seraient bannies les inégalités, d'où aurait disparu l'exploitation de l'homme par l'homme, une nouvelle société qui serait, nous n'en doutons pas, socialiste.



En me relisant, je me rends compte que je n'ai pu — pour présenter la pédagogie Freinet — le dire autrement que je ne le disais autrefois, dans les stages. Est-ce parce que ce fut une leçon trop bien apprise, ou bien ces idées sont-elles devenues tellement miennes que je ne peux faire la démarcation ?

Je me rends compte seulement ce que le dernier paragraphe pouvait contenir de dangereuse interprétation : projeter en l'enfant ses propres espoirs révolutionnaires, se prendre pour martyr, s'isoler dans le microcosme-classe (et qui plus est, à la campagne). Je crois que, pendant les premières années, je n'ai pas échappé à cette interprétation.

II — PEDAGOGIE ET PERSONNALITE

Voilà ce que je savais alors de la pédagogie Freinet. Voilà les quelques idées qui motivaient mon action pédagogique. Mais ces idées étaient actualisées, colorées, structurées par ma personnalité — personnalité en devenir. J'étais alors souvent amené à justifier ma vie avec des idées provenant de cette pédagogie. Je pense maintenant que c'était un peu exagéré !

Aussi, si j'essaie de classer ces idées en fonction de ma propre action, je trouve d'abord ceci :

- je fais partie de la communauté enfants, c'est-à-dire que j'abolis en leur présence tout un comportement "maître".
- je prépare et j'entretiens un milieu riche, seul, puis avec la participation des enfants.
- je laisse les enfants parler, faire, etc. J'écoute, j'aide. Je fais mener le travail à son terme. De la communauté informe de départ, je fais peu à peu naître une communauté à structure coopérative aidante.
- j'aide à l'épanouissement, en chacun, de cette expression libre, de ce tâtonnement expérimental en ce qu'ils ont d'original pour chacun. Oui, je suis présent et aidant.
- parallèlement, en dehors de la classe, j'essaie de comprendre le comportement enfantin par des lectures, j'essaie de répondre aux multiples sollicitations enfantines (demandes de documents, de programmation de travaux, préparation du milieu classe, etc.)

En résumé, je me donne tout entier à ma tâche, réalisant pour mon propre compte cette "éducation du travail" qui, je pense, fera modèle pour les enfants. Je suis conscient de cela.



Aujourd'hui, je pense que je sublimais beaucoup. D'autant plus que j'offrais la même image au niveau de mes camarades du mouvement.

En effet, comme les enfants travaillaient en classe, je travaillais dans le mouvement, apportant ma part de travail : nouveaux outils, réflexions, etc.

Pourtant, il est un autre aspect qu'il m'est difficile de voir et qui est probablement l'originalité de ma compréhension de cette théorie et de ce travail : le fait que je tendais à désincarner toute activité, à la projeter hors du réel, à ne produire que du parfait. Ce comportement devait avoir une influence sur les enfants.

Dans ma classe, il y avait peu de productions "collant au réel". Mes "réussites" se plaçaient surtout sur le plan théorique. Les réussites de mes élèves se plaçaient surtout sur les plans mathématique et artistique, donc dans le champ-charnière entre l'imaginaire et le symbolique.

La même communauté que je tendais à organiser en classe, se retrouvait au sein du mouvement. La seule hiérarchie acceptée étant celle du travail. Qualité de travail par rapport à chacun, par rapport aux possibilités de chacun. Il suffisait de faire pour être reconnu, mais on donnait les chances de la mesure de chacun dans le groupe.

Ai-je donc tant travaillé, simplement pour être reconnu, ou pour me reconnaître ?

Peut-être avais-je trouvé le moyen d'être reconnu, moi qui ne l'avais jamais été. Ma "sublimation" trouve donc ici et son sens personnel et sa justification dans le groupe.

Sublimation nécessaire pour moi, rééquilibrante, mais aussi, utile à la communauté.

En effet, je plaçais très haut mon projet pédagogique ; je faisais en sorte que chaque enfant donne son maximum.

Le "tu peux" si souvent adressé à l'enfant, ne me l'adressé-je pas autant ?



Il ne s'agit certes pas ici de regret.

J'essaie simplement de voir plus clair en m'interrogeant aujourd'hui sur mon action passée.

Ces interrogations n'ont pas de sens que pour moi, car des enfants y ont été engagés, y sont engagés.

Pourquoi se leurrer ?

C'est bien moi qui ai choisi ce milieu pédagogique, c'est bien moi qui ai construit ce milieu riche et varié, c'est bien moi qui en excluait certaines choses.
Pour le bien de l'enfant ? Pour protéger son développement naturel ? Oh ! de quelle nature s'agit-il, déterminée par un adulte ?

Pour le bien de l'enfant ? assurément oui et de toute la bonne foi dont j'étais capable. Mais aussi pour *mon* plaisir – pour *mon* bien. Je n'y pensais pas alors.



Surgit alors une nouvelle question : Qu'en est-il de l'explicitation ? Dans quelle mesure une théorie pédagogique, une action pédagogique peuvent-elles être explicites ?

Je me rends compte qu'il y a maintenant dans toute explicitation une part d'implicite – part fondamentalement inconnue.

Jusqu'où se leurre-t-on ? Jusqu'où leurre-t-on les enfants ? Même pour "leur bien" ?

Où en trouver la justification, sinon a posteriori par la réflexion individuelle et collective ?

Je voudrais bien ouvrir, à partir d'ici, un débat à l'intérieur même du mouvement.

Par cette réflexion sur mon action passée, n'est-il pas possible que nous avançons tous ensemble, que nous tentions de réduire la part d'implicite que contient notre pédagogie ?

En effet, n'avons-nous pas tendance à nous croire innocents ? Que nous le voulions ou non – nous pouvons bien le refuser et nous voiler la face – nous sommes, dans notre classe, – et même dans notre classe Freinet autogérée – impliqués et impicateurs au premier chef.

Je le vois aujourd'hui d'autant mieux que je n'enseigne plus. Oui, notre position est privilégiée. Nous sommes au centre de la classe.

Parce que nous nous y sommes placés et parce qu'on nous y a placés. Nous pouvons bien redistribuer des miettes de notre pouvoir, ce ne sont toujours que des miettes.

Et nous aurons beau faire, c'est l'image que les enfants ont de nous qui importe le plus. Non l'image que nous voudrions qu'ils aient.

Là se situe tout l'implicite du jeu – et des je –.



La théorie de la pédagogie Freinet, humaniste, sensible, évolutive, peu précise, laisse donc un libre jeu à la personnalité de chaque enseignant.

Ceci se retrouve assez bien dans ce que nous appelons le "texte libre" ; un des fondements théoriques et pratiques de la pédagogie Freinet.

Pourquoi le texte libre ?

- pour donner ou redonner la parole à l'enfant ;
- on apprend à écrire en écrivant ce qu'on a envie d'écrire ;
- chacun construit sa personnalité, le texte libre est un des aspects de cette construction ;
- par le texte libre, l'enfant s'affirme par rapport à lui-même et par rapport aux autres ;
- le texte libre permet le surgissement de la vie à l'école ;
- le texte libre permet à l'enseignant de mieux connaître l'enfant, pour peu que celui-ci puisse effectivement faire apparaître sa "parole".

Pratiquement cela veut simplement dire que l'enfant a le droit d'écrire. Et simplement cela : il n'en a pas le devoir.

Il peut écrire. Quand il veut, comme il veut, où il veut.

Il peut lire son texte. A la classe, à un camarade, au maître.

Il peut en parler, ou non.

Toute la validité du texte libre réside dans ce pouvoir donné et peut-être accepté.

C'est dans ce donné-reçu et dans tout le jeu fourni par le peut-être que réside la ligne théorique pédagogique du texte libre – comme de toute la pédagogie Freinet d'ailleurs.

Mais c'est aussi dans ce lieu dynamique que se situent toutes les variétés d'application et de compréhension du texte libre.

Que peut bien signifier ce "donné" pour tel ou tel maître,
pour tel ou tel enfant,
pour tel ou tel groupe-classe ?

Que peut bien signifier pour chacun d'entre nous ce : "peut-être accepté" ?

Il y a donc un jeu dialectique complexe entre :

- la théorie
- la personnalité de chaque maître
- la personnalité de chaque enfant
- le comportement du groupe-classe
- la structure des milieux ambiants.

De plus, les interactions évoluent dans le temps.

Je voudrais donc étudier un ensemble de textes libres d'enfants provenant de ma classe d'il y a quelques années, pour essayer de voir ce qui est maîtrisé et ce qui ne l'est pas; ce qui devrait y être et qui n'y est pas ; ce qui y est et que je n'avais pas vu, etc.

Cette tentative d'élucidation est bien entendu aléatoire. Il faudrait une approche objective que je ne puis mener et pour cause.

III – PRESENTATION

Les textes qui vont suivre proviennent d'enfants d'un village de Sologne.

L'école est une école primaire à deux classes comprenant environ 45 enfants.

J'avais les "grands" du CE2 à la fin d'études, l'étalement des âges allant de 8 à 15 ans.

L'école est rénovée, spacieuse, bien éclairée, ouverte sur la nature avec une grande cour, un terrain de jeux attenant, un jardin, des arbres fruitiers. Elle est bien fournie en matériel.

Quand j'arrive, la pédagogie Freinet y est appliquée depuis de nombreuses années. Les parents les plus jeunes ont suivi à l'école la même pédagogie.

Les enfants se sentent chez eux à l'école. Ils y arrivent quand ils veulent (parfois plus d'une heure avant "l'heure") et en repartent quand ils veulent. Le travail, les activités, les jeux se font et se défont à leur rythme propre. La seule structure contraignante, mais librement acceptée (et parfois changée) était :

- 9 h - 10 h 30 : Travaux de Français
- 10 h 30 - 11 h 30 : Travaux de mathématique
- 1 h dans l'après-midi pour une conférence d'enfant.



Nous sommes, les enfants et moi, coresponsables du travail, du rendement, du rangement, de la propreté, etc.

Le conseil de coopérative est la structure institutionnelle régulant la marche de l'école ; il a lieu le samedi ; mais il y a aussi de mini-conseils lorsque des questions urgentes sont à régler.



Le maître. 35 ans. J'applique la pédagogie Freinet depuis 6 ans. Je participe à la mise en place de nouvelles techniques et outils : fiches de calcul, atelier mathématique, bandes enseignantes, "art enfantin" surtout.

Toute mon action est centrée sur l'école et le mouvement. Je donne tout mon temps et toute mon énergie. La réalité de ma vie est celle-là. L'autre est estompée, voire inexistante.

IV - 6 ENFANTS ET LEURS TEXTES

J'ai choisi aujourd'hui 6 enfants et j'ai pris tous leurs textes libres parus dans le journal de l'école pendant 3 ans.

Ce ne sont pas, bien entendu, tous les textes de ces enfants, tant s'en faut.

	1966-1967						1967-1968						1968-1969														
mois	10	11	12	1	2	3	4	5	6	10	11	12	1	2	3	4	5	6	10	11	12	1	2	3	4	5	6
Jeanny et la nature				Rêve	Chat					Vendange	Sapin								Canard					Soleil	Corbeau		
Richard l'adolescent										Explosion	Rêve	Jardin							Bonne journée							Pigeons	
Pascal l'historien				Tour de France	Peur					Jument	Mon travail	Aventure							Accident					Renard puni	Homme malheureux		
Martine et ses poèmes				Que de difficultés pour lire	Mule					Projets manqués		Bel indiférent															
Brigitte et la sexualité																											
Claudine petite fille sage										Merles	Biquets								Oiseaux	Facteur				Jeanny	Soleil		
											Chevaux	Violettes											Qui suis-je ?				
												Zèbres															
												Noce															

I
JEANNY

8 ans. Il a une soeur de 14 ans au CEG voisin. Les parents sont au service d'un gros propriétaire. Le père est garde-forestier. La mère entretient le château. Ils s'entendent bien, mais le père, sec et nerveux vit totalement dans les bois, ou à la faisanderie. La mère s'occupe du ménage.

La soeur, intelligente, est aussi sèche et autoritaire, surtout envers Jeanny.

Jeanny, de faible constitution, petit, maigre, sec, nerveux.

Toujours comme du vif-argent. Incapable de rester en place. Le visage dévoré par les yeux. Souvent plein d'humour. Mais souvent aussi ricanant, énervant les autres, s'en moquant.

A l'aise seulement dans le travail individuel. Fatigable.

Très brillant sur le plan de la parole, la prenant sans cesse, montrant alors une réelle intelligence. Mais très faible à l'écrit, n'arrivant pas à maîtriser sa main pour écrire lisiblement. Véritable enfant sauvage, c'est-à-dire "vivant" avec les animaux (apportant par exemple des renardeaux vivants à l'école) et les arbres, connaissant tout sur eux.

Garçon très affectueux.

C'était un petit garçon que j'aimais bien, mais qui me donnait du souci car ses "résultats" scolaires n'étaient pas du tout à la mesure de ses possibilités.

Ses parents lui donnaient de temps en temps un calmant, mais à la fin de son CM1, je leur demandai de le montrer à un psychologue. C'est alors que je le quittai.



9 octobre 1966

Mars 1967

LE FAISAN BLANC

Hier, nous étions allés dans les bois préparer les allées pour les chasseurs.

Nous marchions près du sarrazin.

Beaucoup de faisans s'envolaient.

A la limite de la Blondellerie et de la Cordellerie, papa m'a dit : "Tape dans tes mains".

Et un beau faisan blanc s'est envolé !

Jeanny
7 ans



Janvier 1967

LE REVE

J'ai rêvé que je gardais une chasse. Je posais des pièges dans la neige.

Je chassais les loups et les renards, car ils dévoraient mes poules.

En deux jours, je pris 4 loups et 3 renards.

Je conservai les peaux pour en faire des vestes.

Jeanny
7 ans

UN JOUR

Un chat fit un bon de 4 mètres et le pauvre petit oiseau ne fit pas un pli.

Je pris un bâton et vlan ! vlan ! sur le chat :

— Miaou, miaou !

— Arrête de faire miaou, arrête, gros méchant !

Jeanny
7 ans 1/2



Novembre 1967

EN VENDANGE

Hier, je suis allé vendanger chez ma cousine.

Gislain me transportait dans la hotte.

Il disait : "Tu es moins lourd que le raisin !"

Et me faisait passer dans les basses branches du châtaignier.

Ça piquait !

Jeanny

Février 1968

LA MORT DU GRAND SAPIN

Il était haut, le grand sapin.
Pour qu'il ne tombe pas sur le chemin, papa, Sosthène et Raoul l'ont câblé.
Papa a pris la tronçonneuse. Il a commencé à le couper et il a fait une grande entaille. Puis il a coupé de l'autre côté et, après de gros efforts il a tiré. Tout à coup, il tomba dans un grand fracas. J'étais content, mais j'ai eu peur.

Jeanny
8 ans

Mars 1968

MON DEMENAGEMENT

J'ai déménagé le jour de mes huit ans.
Et on a mangé dans la salle de séjour.
La nouvelle maison est plus grande ; 3 pièces de plus : la salle de séjour, les W.C., la salle de bains.
Mais on n'a pas encore déménagé nos faisans, nos furets et nos chiens.
Je suis bien content de changer de maison.

Jeanny
8 ans

LE GARDE-CHASSE

Je me suis renseigné sur le métier de papa.
Pour être garde-chasse, il faut être assermenté. On est assermenté quand on a prêté serment.
Le garde-chasse a un patron. C'est le propriétaire de la chasse. Ce propriétaire peut être une société.
Le garde-chasse surveille la chasse et la forêt. Il empêche les braconniers de braconner. Quand il en trouve, il leur donne un procès (il partage l'argent entre la cantine, la coopérative, etc.) Il empêche qu'on ne cueille les champignons (les champignons sont pour lui, il les vend au ramasseur).

Le garde-chasse a un uniforme : une casquette avec un cor, une veste de velours et à boutons dorés avec des chiens ou des cerfs gravés (aux revers de sa veste, on voit

encore un cor), une culotte serrée aux jambes, des guêtres de cuir ou des bottes.

Papa fait sa tournée chaque jour avec son fusil et en uniforme. Il garde aussi les étangs et la pêche.

Il s'occupe des chiens. Chez nous, il y a 6 chiens. A Boisrenard : 4 chiens. A Bréviandes : 3 chiens. A la Blondellerie : 6 chiens. Voilà nos chiens :

3 cockers : Jules, Négro, Cornette.
1 labrador : Linot
1 setter : Gypsie
1 corniaud : Opel

Papa leur donne de la soupe à chiens et de la viande le samedi et le lundi.

Le garde-chasse élève des faisans pour repeupler la chasse quelques jours avant l'ouverture. C'est un gros travail. Il y a parfois plusieurs centaines de faisans à la faisanderie. Papa leur donne bien du granulé ; mais il doit cultiver pour eux du blé, du maïs, du blé noir, de l'oscar (ça, c'est une misère, car c'est haut et les tiges sont dures et toutes noueuses)

Et il y a aussi les canards sauvages...

Et puis papa doit chasser les nuisibles : les renards, les fouines, les belettes, les putois. (Quand il en a tué un, il lui coupe le bout de la queue et touche une prime. Il le dépouille et vend la peau). Il chasse aussi les chats errants et les busards en les attrapant avec des boyaux de chats.

Il y a des gardes qui chassent le hibou avec un "piège à poteau". Au bout d'un poteau, ils plantent un piège avec des boyaux de chats et la nuit, le hibou se fait prendre par les pattes (parce que le hibou descend les pattes en avant ; et on a même trouvé des hiboux les pattes coupées et encore vivants...) Ces oiseaux sont pourtant très utiles.

Et puis, il faut tuer aussi les corbeaux et les pies, et même les écu-reuils car ils mangent les oeufs de faisan.

Tout cela fait bien du travail. Papa se lève à 4 heures du matin pour faire la grande tournée.

Jeanny
8 ans

(Vous pouvez me poser d'autres questions, je vous répondrai)

Mars 1968

LES CERFS

Hier soir, en revenant du travail,
j'aperçois un gros derrière blanc.
Je me dis :
"Voilà un gros bestiau !
Hep ! mon oncle, arrête ton teuf-
teuf que nous allions voir ça."
Nous avons "breuillé" de nos mains
et voilà 3 cerfs énormes qui se re-
tournent.
Le plus grand était aussi haut que
le maître.
Ils se sont approchés et ont brouté
devant nous.

Jeanny
8 ans



Octobre 1968

PAUVRE CANARD

Hier, à la chasse, notre chien rap-
porta un canard avec une patte
cassée et une aile abîmée.
Je lui fracassai la tête contre un
arbre.
Le soir, en ouvrant la musette, le
canard prit son vol.
Le chien le rapporta. Je tapai la
pauvre bête contre un pommier du
moulin.
Il était bien mort.

Jeanny
9 ans



Mars 1969

SOLEIL

Soleil brillant,
Soleil d'or,
Soleil roi de la chaleur,
Soleil éclatant de lumière,
Soleil haut dans le ciel.
Soleil d'or,
Soleil chaud,
Soleil haut dans le ciel,
Soleil brillant
Soleil vivant pour toujours.

Jeanny
9 ans



Juin 1969

*Jeanny nous a raconté qu'il était
à la destruction des corbeaux avec
son père.
Il a ramassé le corbeau blessé dans
sa main.
Il nous a dit que cela faisait tout
"drôle" de regarder le corbeau
mourir.
Un corbeau a une langue forte et
épaisse, attachée en dessous.
Il peut apprendre à parler.*

Le corbeau reçoit un coup de fusil
dans la patte droite.
Il souffre, tire la langue, respire ses
derniers souffles ; puis il reprend
un peu de force. Son cœur bat
fort.
Enfin, il penche la tête, ouvre le
bec, et son cœur fait comme une
sorte de petite explosion.
Il est mort le corbeau.
C'est dur de mourir.

Jeanny D.



ETUDE DES TEXTES

JEANNY

Titres	Thèmes	mort	ambival.	sc. travail	héros	sc. fam.	identif.	imagination
Faisan	animal			x	père	x	père	
Rêve	chasse	x		x	lui		père	
Chat	animal	x	x		lui		père	
Vendange	vendange			x	lui	x		
Sapin	arbre	x	x	x	sapin	x	père	
Déména.					lui	x		
Garde-ch.	métier			x	père	x	père	
Cerfs	animal			x	lui	x	père	
Canard	animal	xx	x	x	lui			
Soleil	soleil				soleil		soleil	x
Corbeau	animal	x	x	x	corbeau		corbeau	



FAISAN : Thème brut. Travail avec père. Positif. Précision. Beauté des animaux. Identification au père.

REVE : En rêve il a la position du père. Travail du père, espoirs du père.

JOUR : Texte qui a beaucoup ému Jeanny à la lecture, ainsi qu'à la demande : "C'est vrai ?" et dans la discussion qui a suivi sur : agressivité du chat et de Jeanny. Ambivalence de Jeanny.

VENDANGE : Thème familial ? Gentillesse qui émeut Jeanny. Jeanny était touché de toute gentillesse.

MORT DU SAPIN : Personnalisation du sapin. Ambivalence de Jeanny devant la nature où la mort est partout présente et nécessaire, où elle n'a pas la même signification que chez les hommes. Identification au père.

DEMENAGEMENT : Important. D'une maison de garde croulante, Jeanny passe dans une maison neuve au bord des bois.

GARDE-CHASSE : Jeanny parle souvent de son père. Ce jour-là, le thème intéresse la classe. Pour valoriser J. je décide de mettre dans le journal, l'histoire qu'il a racontée. J. était content, il était le premier. Il pouvait parler. Il connaissait des mots, des choses, des rapports inconnus de ses camarades et il pouvait parler de son père.

Jeanny est sensible et sait peindre la misère des animaux ; mais il défend avec acharnement les activités paternelles, même lorsque la classe se révolte à propos de certains traitements infligés.

LES CERFS : Thème brut de sa vie habituelle. Pourtant, l'identification au maître est étrange. Rétrospectivement, je me demande ce qu'elle veut dire.

CANARD : Thème cru. Contrastant avec l'émotion de Jeanny le racontant. Ambivalence encore.

SOLEIL : Jeanny s'essaie maladroitement à la poésie. Imitation d'une importante activité dans le groupe. De même pour le thème.

CORBEAU : Thème cru. Jeanny a eu du mal à l'écrire. Illisible. Encore bien plus de mal à le dire. C'est moi qui ai repris son dire pour le mettre dans le journal. Voyant à cela trois avantages : aider J. à exprimer ce qu'il veut dire, lui montrer qu'il n'y a pas d'interdits, valoriser sa parole même quand il réussit si mal à l'écrit.

Aujourd'hui, j'y vois encore autre chose : il m'arrivait parfois de décider avec un enfant ou un autre d'une utilisation d'un texte autre que celle prévue par la classe. Cela s'est toujours passé sans heurts : la classe valorisait tel texte, et moi tel autre. Les rôles étaient les mêmes.



Jeanny reste attaché aux thèmes vécus. Mais ce qu'il raconte, c'est sans cesse son débat intérieur. Extrêmement sensible, il se débat entre toutes sortes de pulsions contradictoires.

L'identification au père est très poussée et lui fait mal. Il vit mal la perte d'identification à la mère. Le métier du père, incarnation de la force, des interdits lui est insoutenable. A l'image du père est liée aussi la mort. Lui, Jeanny, n'est-il pas le corbeau, le canard, l'arbre ?

Il lutte aussi avec cette autre image masculine puissante, mais très libérale, maternante, qu'est le maître.

Morbidité.

A cette époque, je ne voyais en Jeanny qu'un petit garçon très sensible, gentil, affectueux, souvent malheureux, possédant un besoin éperdu de s'exprimer.

Malgré mon attitude permissive, gentille, je n'ai vu de progrès dans l'expression ni dans la résolution des conflits durant deux ans.

Je dois dire enfin qu'il était particulièrement intenable certains jours et qu'il est le seul avec qui j'ai eu un accrochage sur le plan de la discipline : je lui ai donné une gifle ce qui a eu le don de le mettre hors de lui et il est parti chez lui tout de suite. J'ai laissé faire puis je suis allé m'expliquer avec les parents. J'ai beaucoup regretté ce geste, plus qu'exceptionnel chez moi.

II
RICHARD

14 ans. Second d'une famille de 8 enfants. Parents d'ascendance espagnole. Milieu très pauvre. Père ouvrier à la pépinière. Les possibilités de Richard sont très limitées. Il n'aime pas l'école. Adolescent, il ne s'intéresse qu'au travail manuel et attend la fin de sa scolarité obligatoire pour aller travailler comme apprenti charcutier. Vit dans une maison en ruine au bord des bois. Le père mène tout son monde à coups de ceinture. De même, Richard domine ses soeurs qui sont à l'école, méprise les filles en général, et voudrait bien dominer toute la classe, ce qui crée des heurts au sein du conseil de classe.



Novembre 1967

L'EXPLOSION

Nous étions en train de manger quand l'ampoule de la cuisine explosa. Nous avons tous eu peur. Papa dit : "Je vais prendre l'ampoule de la chambre". Celle-ci était chaude : il la laissa tomber. Nous n'avions plus d'ampoule. "Va en chercher une chez M. Blanchetière". Je pris la mobylette ; dans la lumière du phare je vis soudain un petit lapin roulé en boule au milieu du chemin. Je ne pus l'éviter. Pourtant, en revenant avec l'ampoule, je ne le retrouvai pas.

Richard



Janvier 1968

REVE

Que j'avais peur ! Caché sous les draps, je voyais dix gros yeux. — Papa ! des bandits ! — Dors, ce sont des bêtises. Il donna de la lumière, je me rendormis. Mais, vers deux heures du matin, les dix gros yeux réapparurent. Je me recachai sous les draps. Pourtant, à force de les voir et les revoir, ma peur s'en allait et je pouvais les regarder en face.

Richard



Février 1968

LA COUPURE

— Puisque tu as huit jours de vacances, me dit maman, tu vas me "faire" du bois. — D'accord. Je prends la scie, Thierry la hache et allons-y ! Content d'avoir bien travaillé, j'emporte le "gouet" pour débiter une grosse branche. Soudain, je vois mon doigt plein de sang. Je me suis coupé ! Je cours à la maison. Maman me dit : "Viens vite chez M. Kan. Il pourra t'emmener chez le docteur". Je tremble, car j'ai très peur. Mais M. Kan me rassure. On me soigne. Je pense ne plus retoucher de si tôt au "gouet".

Richard



Mars 1968

LE JARDIN

Tous les matins, avant de partir à l'école, je vais bêcher le jardin. Il est grand, mais la terre est humide et je vais vite : j'avance de 7 mètres chaque jour. Tous les ans, c'est mon travail. Mon père ne bêche jamais : il râtisse et il sème. J'aime beaucoup bêcher. C'est lui qui m'a appris. En Espagne, il était jardinier. Quand j'étais petit, il me donnait de l'argent en récompense de mon travail.

Richard

Octobre 1968

UNE BONNE JOURNEE

Hier matin, Bruno vint chez moi :

— Tu viens à Nouan ?

— Oui

Au retour :

— Viens-tu jouer chez moi ?

— D'accord.

Nous entamons une partie de Monopoly qui durera 2 h 1/2.

Midi.

— Il faut que je parte. Je reviendrai tantôt.

Malheureusement, papa me dit :

— Tu prendras le tracteur et rentreras le bois !

J'eus beau grogner, je dus partir au bois.

Mais, vers 4 heures, j'avais fini et je partis chez Bruno voir la télévision.

Richard



Juin 1969

LES PIGEONS

L'année dernière, Bernard Piou m'avait donné un couple de pigeons. Et voilà trois semaines, la pigeonne a pondu deux œufs.

Chaque matin, j'allais voir et, avant-hier, je vis dans le nid, un tout petit pigeon.

J'étais content, l'autre œuf étant mauvais, je l'ai jeté.

Chaque jour, je vois grossir mon petit pigeonneau.

J'espère que la mère pondra tous les mois et, quand j'aurai beaucoup de pigeons je les vendrai.

Richard



Richard nous a parlé de ses pigeons.

"Pour mes pigeons, j'ai fait une volière. Et maintenant, je l'ai bâchée. Ainsi mes pigeons trouvent des insectes et des vers pour les petits.

Au début, ma pigeonne ne voulait pas pondre, car elle n'avait pas de coin noir. Maintenant, j'ai mis le nid dans le hangar.

J'ai eu encore d'autres ennuis : les rats dévoraient les petits de mes tourterelles. Pourtant, je voudrais bien en garder, car le maître de l'école de Nouan m'a dit qu'il m'en échangerait une contre une tourterelle blanche.

Les tourterelles, je les attrape à la main près d'un séchoir à maïs où elles ont l'habitude de se cacher.

Les pigeons se vendent par couples vidés et préparés : 8 F le couple.



Je pense que je vais aussi gagner de l'argent à élever des buses et des émouchets que j'attrape, jeunes, dans la forêt. Je les élève, puis je les vends à des gens de passage qui veulent les faire naturaliser et en décorer leur maison.

Un émouchet se vend, mort, jusqu'à 30 F.

ETUDE DES TEXTES

EXPLOSION : Scène familiale, un des rares genres accessibles à Richard. Richard ne peut se décoller du réel et ne peut raconter que les incidents ou événements survenus autour de lui.

REVE : Thème étonnant chez Richard. Le texte a été transformé par la classe sur le plan du style. Je ne sais encore que penser de ce texte, ainsi que du thème.

COUPURE : Événement familial. Richard a 14 ans, mais son texte ne le montre pas.

LE JARDIN : Identification au père.

BONNE JOURNEE : Ce qui se passe dans une cellule patriarcale fortement structurée.

PIGEONS : C'est moi qui ai agi pour que ce texte soit au journal ainsi que le compte rendu de discussion. Pour le valoriser, pour le pousser à écrire alors qu'il ne le fait que très peu.



Richard était, pour moi, le type du garçon ayant peu de moyens, paresseux, borné, peu communicatif, jaloux, hargneux, âpre au gain ; mais très courageux et endurant pour les travaux manuels, les plus durs ne le rebutaient pas ; un tantinet cruel, plein de bon sens.

Il me semblait la parfaite expression de son groupe familial. Issu d'une famille de 8 enfants (le deuxième de structure patriarcale stricte, Richard avait dû très tôt obéir (sous les coups de poings et de ceinture) et très tôt travailler — comme son père et son grand-père — comme il l'inculquerait à ses enfants.

En classe, je le "forçais" à travailler, à s'intégrer dans un groupe de travail. Sinon, il n'aurait rien fait. J'y arrivais mal, il se défilait toujours.

Même dans les travaux manuels : maquettes, constructions, etc. qui ne lui apparaissaient que comme de minables erzats de la véritable activité (je ne pouvais tout de même pas lui faire faire de la charcuterie à l'école !)

Sauf au jardin où il était responsable (non élu, mais il s'y était imposé par la force), où il abattait beaucoup de travail (y passant ses récréations) — mais y faisant régner la terreur et une distribution hiérarchique stricte des rôles.

Aujourd'hui, je pense néanmoins ne pas l'avoir assez valorisé, ne pas avoir assez souvent discuté avec lui, ne pas avoir essayé de gagner sa confiance.

Ses grognements, voire ses rebellions parfois au sujet des "filles" étaient justifiées :

- les filles chouchoutées
- les filles responsables de la coopé
- les filles-artistes et nous quoi ?

J'avais, moi aussi, ma hiérarchie du travail et de la communication. Je n'ai pas su comprendre la sienne — ou tout au moins lui donner sa valeur.

Je le laissais dans un statut d'enfant, alors qu'il était adolescent et confronté aux réalités de sa classe sociale.

PASCAL

9 ans. Troisième d'une famille de 4 garçons. L'aîné, supérieurement intelligent, prépare Normale Sup. et revient parfois dans la classe, par plaisir. Il est le modèle de Pascal, comme de toute la famille, mais un modèle inaccessible.

Les possibilités intellectuelles de Pascal sont au-dessus de la moyenne, mais il est grandement perturbé par une affectivité ambivalente et anarchique.

Etant petit, il a eu une encéphalite grave. Il est resté psychiquement fragile. Très attaché à sa mère, il a, deux ans auparavant, fait une grave régression en arrivant dans la grande classe avec mon prédécesseur qui avait peut-être cru agir sévèrement avec lui (à cause de son instabilité). Pascal ne voulait plus aller à l'école, s'était remis à faire dans sa culotte, etc.

Quand j'arrivai, au courant, je le vis très apeuré. Mais il retrouva vite son équilibre et était un garçon remuant, coléreux, se moquant des autres, travaillant assez bien.

Les parents s'entendaient bien. La mère s'occupait bien de ses enfants ; c'était une femme très courageuse et très fine sur le plan psychologique.



Janvier 1967

LE TOUR DE FRANCE

En arrivant sur la route, on apercevait les coureurs dans le lointain. Juste devant nous un supporter demanda le nom du coureur : c'était Raymond Poulidor. Son maillot était bleu et jaune à manches orange. Un coureur creva ; son suiveur l'aida.

Pascal
8 ans 1/2



Mars 1967

Je suis allé aux oeufs. En sortant, la nuit était tombée. J'ai eu peur ; j'ai crié : "Croque-mitaine, il fait noir" !

Pascal
9 ans



Pour faire peur aux petits enfants, les mamans disent : "La Birette va te manger !" et la Birette, c'est la femme du Croquemitaine.



Novembre 1967

LA JUMENT

Nous étions aux mûres vers la Marinrière. Dans un pré, une jument alezane broutait. Ses naseaux étaient très doux à toucher. Nous lui avons donné à manger des branches de chêne. Les coins des yeux de Commette étaient dévorés de mouches vertes. Elle avait un sabot cassé ; quand elle trottait, elle boitait un peu.

Pascal
9 ans



Décembre 1967

UN REVE

J'ai rêvé que j'étais le maître d'école. J'étais sévère ! J'avais un fouet et celui qui ne savait pas ses leçons, je le fouettais. Trente secondes de récréation et deux heures de calcul ! Tous les midis, les enfants devaient manger quatre assiettes de bouillie. Celui qui n'en voulait pas, je lui remplissais huit assiettes et lui donnais huit coups de fouet !

Pascal
10 ans

Janvier 1968

MON TRAVAIL

Moi, j'aime venir à l'école.
D'abord, j'aime l'histoire, et, à l'école, je peux faire de l'histoire, chercher dans les BT, dans le fichier, dans les livres.
Préparer des conférences.
Voilà les conférences que j'ai préparées : Louis XIV, Versailles, Louis XV, Napoléon 1^{er}.
(sur Napoléon je suis imbattable : j'avais préparé 15 pages de travail).
Voilà les conférences que je prépare : les chandeliers style Empire, le mobilier Empire, Henri IV.
J'aurais bien voulu exister au temps des rois. J'aurais appris beaucoup de choses sur eux. Pourquoi les rois n'existent-ils plus ?
Plus tard, je serai un grand historien.
Le soir, je m'entraîne : mon frère me pose des questions et je dois répondre...
C'est bien.

Pascal
9 ans

Janvier 1968

UN REVE

J'étais un tout petit enfant africain.
Je me promenais dans le désert.
Un aigle royal vola au-dessus de moi.
Je me sauvai, mais il m'emporta dans son aire.
Il me laissa pour aller chercher à manger.
Je me penchai pour regarder le vide, et, soudain, je tombai.
Mais l'aigle me rattrapa au vol et déchira le fond de ma culotte avec ses serres puissantes.
Je me réveillai alors.
J'aurais bien voulu connaître la suite.

Pascal

Mai 1968

LA FEE

Maman est une fée, une magicienne plus étonnante que l'enchanteur Merlin.
Abracadabra ! pof !
La soupe est cuite.
Perlimpimpin ! pof !
Les biftecks sont grillés.
Bénéfif padra ! pfuit !
Le couvert est mis.
Quelle fée !

Pascal
10 ans

Mai 1968

UNE AVENTURE

Un jour, j'ai rêvé que j'étais dans un bateau-pirate. Le chef était très méchant. Il s'appelait : Oeil-de-vipère. A chaque fois que l'on disait du mal de lui, il nous mettait aux fers pendant soixante dix jours.

Un jour, j'étais dans la cabine et je mangeais du poulet. Je racontais des bêtises contre le capitaine. Il m'entendit, fit venir quatre gardes et m'emmena aux fers.

Pendant la nuit, j'essayais, mais en vain, de me libérer. Quand tout à coup, je vis une lime. Je la pris avec mes dents et je sciai mes chaînes.

Quand je fus libéré, je courus tuer le capitaine et tout alla bien, enfin.

Pascal
10 ans

Octobre 1968

PETIT ACCIDENT

J'étais en train de me baigner avec Jany Blanchetière.

Soudain, je dis : "Il est quatre heures. J'ai cinq minutes de retard pour le reportage du Tour de France".

J'enfilai mon short par-dessus mon maillot de bain trempé.

J'enfourchai mon vélo.

Et, en avant ! Arrivé au stop, je ne m'arrêtai pas, je fonçai dans une R8 Gordini.

La dame descendit, ma mère arriva : "Vous paierez le docteur et moi ma portière".

Comme je n'avais pas mal, je n'allai pas chez le médecin et la dame paya sa portière.

Pascal
10 ans

Décembre 1968

UN REVE

Mardi soir, j'ai rêvé que j'étais un gangster. J'allais voler à l'école de Crouy. J'arrivais avec ma 4CV. Je rentrais, je volais tout l'argent de la coopérative, les stylos, les cahiers, les meubles. Heureusement, j'avais ma carriole. Et je volai encore tous les ballons ; ainsi que les deux bureaux, les imprimeries et les vélos de M. Caux. Je volai les craies et même les céramiques. Pour voler tout, je mis 8 h 5 mn 4 s 6 dixièmes. Je sortis. J'eus une belle surprise : d'un camion descendirent quatre gendarmes avec chacun une paire de menottes. Ils m'embarquèrent. Par un coup de chance, je fus acquitté. Cela ne m'empêcha pas de recommencer pendant huit ans. C'est au cours d'un vol que j'entendis : "Pascal, il est huit heures. Lève-toi pour aller à l'école !" Quel rêve !

Pascal
10 ans

Mars 1969

UN RENARD BIEN PUNI

Il était une fois un fermier qui élevait des poules. C'est tout ce qu'il possédait. Dans les alentours rôdait un renard malin et rusé. Chaque nuit, celui-ci volait et dévorait une poule au fermier. Un jour, le fermier décida d'en finir avec le renard. Il plaça ses poules dans la grange, fabriqua une poule mannequin en paille bien enduite de poison. La nuit suivante, il se cacha tout à côté du poulailler. Vers minuit, le renard arriva, prit la poule. Il allait s'enfuir quand il vit le fermier qui le laissa partir. Celui-ci retrouva le renard mort à cent mètres de là. Après, le fermier vécut plus tranquille.

Pascal

Juin 1969

UN HOMME MALHEUREUX

Il était une fois un homme qui habitait tout seul dans une grotte car il avait été chassé de son pays. Il avait une longue barbe, était mal habillé, sale. Son logis était sale, sans eau courante. La nuit, il allait chercher à manger, en cachette, en se déguisant. Une fois, il fut pris et les gendarmes l'emmenèrent. L'homme avait soixante ans, pourtant, il fut jugé et condamné à trente ans de prison ferme. Quand il en ressortit, il avait quatre-vingt-dix ans. Il retourna dans sa grotte. Il était tellement désespéré qu'il mourut peu après.

Pascal
11 ans

ETUDE DES TEXTES

Pascal

	<i>narratif</i>	<i>ident. phall. aux puissants</i>	<i>peur</i>	<i>joie</i>	<i>rêve</i>	<i>imagination</i>
<i>Tour de Fr.</i>	x	x		x		
<i>Croquemitaine</i>	x		x			
<i>Jument</i>	x			x		
<i>Rêve</i>		x		x	x	
<i>Mon travail</i>	x	x		x		
<i>Rêve</i>			x		x	
<i>Fée</i>	x					
<i>Aventure</i>		x	x	x	x	
<i>Accident</i>	x			x		
<i>Rêve</i>		x			x	
<i>Renard</i>		x		x		x
<i>H. malheureux</i>			x			x



TOUR DE FRANCE : Narratif. Mais Pascal s'identifie à Poulidor (il le racontera)

CROQUEMITAINE : Raconte une peur. Texte bébé (Pascal l'est par certains côtés). Peur phallique.

JUMENT : Bon souvenir attendrissant de campagne pour Pascal.

REVE : Pascal raconte assez facilement ses rêves, qui se ressemblent souvent. Dans celui-ci, il y a identification à un personnage très fort, mauvais. Etait-ce l'image qu'il avait de moi ? Je ne crois vraiment pas. Mais il avait eu, avant moi, un maître de qui il avait très peur, à tel point que Pascal avait, en arrivant dans la classe fortement régressé. A 8 ans, il s'était remis à déféquer dans sa culotte en classe et ça avait duré des mois. L'enfant ne voulait plus aller à l'école. A la maison, il y avait de grandes crises. Ses parents avaient peur pour lui, se rappelant de son encéphalite. Il est possible qu'une certaine image associée lui soit restée. Etant au courant de son histoire, j'avais été, dès mon arrivée, particulièrement doux et prévenant pour lui. Néanmoins, il était instable, agressif, rieur et avait parfois un comportement singulier. Il avait de gros problèmes que je n'ai jamais pu cerner. Aussi je me contentais d'être très libéral avec lui, d'éviter les heurts avec ses camarades (dus à son irritabilité), de le laisser travailler dans les domaines qu'il affectionnait, en particulier l'histoire et la grammaire.

MON TRAVAIL : Ce texte pourrait rassurer mes craintes dites à propos du texte précédent. Pascal abattait un énorme travail en histoire, et, de plus, cela lui permettait de l'exposer et donc de briller devant ses camarades. Il avait même tendance à les inférioriser, leur posant des questions, des colles, voulant leur faire "apprendre" ce qu'il leur disait, etc. Heureusement que la règle coopérative tempérerait tout cela. A remarquer l'accumulation des thèmes d'identification aux puissants : Rois, historien, etc.

REVE : A noter l'ambivalence constante (que je n'avais pas remarqué ainsi alors, j'y voyais seulement les deux pôles de manifestation de son agressivité)

● ou identification aux puissants, à l'agresseur, accompagnée de joie ;

● ou peur de puissants, d'agresseur, accompagnée de malheur.

A noter aussi le thème de chute dans le vide, sexuel.

FEE : Texte de circonstance, raconté sur le thème gentiment humoristique.

Peut-être pourrait-on en inférer un certain nombre de choses, mais je crois que ce serait s'avancer bien loin.

AVENTURE : Texte important, résolvant l'ambivalence habituelle. A l'époque, j'y avais vu aussi un texte important en tant que catharsis, d'autant plus qu'il avait plu à la classe et que tout le monde avait pu broder quelque peu sur le thème à la grande joie de Pascal. A noter le sadisme oral. Je ne sais que penser de cette solution. Est-elle bonne ou non ? C'est-à-dire est-elle un signe de progrès ou non ? A quoi est-elle due ? Est-ce la pédagogie, le climat d'expression de la classe ?

ACCIDENT : Narratif. Pascal est heureux d'avoir trompé la dame.

REVE : Je remarque que Pascal dit beaucoup de choses sous le couvert du rêve. Ou plutôt, la double transformation que subissent ses textes n'altèrent pas leur valeur d'expression totale. En effet, Pascal ne raconte pas brutalement ses rêves ; mais il les met en forme en les écrivant pour la classe ; de plus, la mise au net par la classe respecte aussi toute sa parole, même ses mécanismes de défense, par ex les 8 h 5 mn... Pourtant l'enfant ne me ménage pas et il vole tout ce qui était à moi en respectant une progression : en dernier, il vole ce qu'il sait être pour moi être le plus précieux : l'expression artistique enfantine.

Je n'ai jamais pensé que Pascal ait pu avoir tant d'agressivité contre moi. J'ai beau chercher, je ne vois pas. Il était justement un de ceux qui étaient le plus libres, à qui je passais beaucoup de choses (bien qu'il ait été, par certains côtés, le plus désagréable de la classe de qui je m'occupais le plus, que j'aidais beaucoup).

Quel personnage voyait-il à travers moi ?

Son père ? Celui-ci n'était pourtant pas méchant, bien que peu souvent présent.

RENARD : Texte d'imagination qui reprend les thèmes des rêves. Même structure que le texte du capitaine (dix mois les séparent). Ici, le texte me semble positif parce que le fermier élimine un renard.



A l'époque, je permettais beaucoup à Pascal et en tous domaines, le laissant même décharger son trop-plein d'agressivité.

Je le savais instable, batailleur, ne réussissant qu'à peine moyennement dans les disciplines traditionnelles, aussi, je lui laissais l'occasion de briller dans des exposés difficiles ou dans des activités manuelles violentes. Je crois qu'il m'aimait bien. Je le laissais me poser des "colles" pour lesquelles j'avouais mes faiblesses. Il adorait cela.

Aujourd'hui, je m'aperçois qu'il s'exprimait vraiment dans ses textes et si je suis encore incapable de les décoder, je pense néanmoins que mon action pédagogique a été positive pour lui. Pour son équilibre, il lui fallait ouvrir les vannes de son agressivité multiple, il pouvait alors être supportable, voire même généreux. Pour le rééquilibrer car il en avait quand même besoin, cette action pédagogique aurait dû être doublée d'une action psychothérapeutique.

IV

MARTINE

14 ans. Troisième d'une famille de quatre. L'aîné est marié. Milieu très pauvre. Les parents ont une petite maison avec 1 ou 2 ha. Une vache. Le père travaille à la pépinière. La famille est désunie. La mère, acariâtre, intelligente, rouspète sans cesse et mène tout le monde. Surtout le mari qui est un vrai chiffon, inexistant, renfermé, sujet à dépressions. Il tentera deux fois de se suicider et y parviendra la troisième fois. Les enfants ne s'entendent pas, sauf lorsqu'il s'agit d'être contre la mère.

Christiane, d'un an plus jeune que Martine, est au CEG voisin.

Martine est vraiment très intelligente, mais irascible. Elle lit énormément.

Elle me demande des livres. Je lui en donne. Nous en parlons.

En classe, c'est surtout dans les travaux personnels, les recherches individuelles qu'elle excelle. A cette époque où j'oriente mes propres recherches dans le sens des mathématiques modernes, elle sera pour moi un très bon élément et, pour la classe, un leader. Elle réalisera des travaux importants à partir de thèmes libres, travaux qui seront en partie incompris de ses camarades. Je suis alors de très près les recherches d'un groupe de deux ou trois élèves de 14 ans qui réaliseront de bout en bout des travaux que je pourrai montrer au Congrès de l'École Moderne.

Martine, au début, écrit peu de textes, mais à partir du moment où elle verra qu'elle peut écrire des poésies (c'est-à-dire des textes où elle peut aborder des thèmes plus profonds, plus imaginaires, dans une forme plus élaborée), elle n'écrira plus que cela. Au rythme d'au moins trois ou quatre par semaine et ceci pendant trois ans au moins, c'est-à-dire même après qu'elle aura quitté l'école.

Ses poésies ne sont pas pour la classe (elle est assez méprisante et dit ouvertement qu'"ils" ne peuvent pas comprendre), elle me les apporte, nous en parlons, elle les corrige, puis les recopie.

Elle fait un "livre".

D'ailleurs, elle sera écrivain : c'est ce qu'elle dit en classe. Avec d'autres enfants, je l'emmènerai à une soirée culturelle.

Je prends Martine intellectuellement en charge. Je la décide à partir en 5^e ; je lui montre que, par le travail, elle peut devenir indépendante (je lui obtiendrai une bourse), réaliser ses rêves. Je vais souvent voir sa mère et la décide à laisser partir sa fille.

Au CEG, Martine essaiera de créer une coopérative, discute avec les profs pour qu'ils changent de pédagogie, vante les bienfaits du texte libre, du travail en groupes, etc !

Elle revient tous les samedis à l'école, range un peu la classe et me montre ses poèmes.

A la fin de l'année, j'obtiens de Martine, de sa mère, de ses professeurs qu'elle aille en 4^e technique au lycée. Je la perdrai alors de vue plus ou moins. Elle m'écrira plusieurs lettres dans lesquelles elle insère des poèmes.

Je m'aperçois alors, alors seulement, de l'énorme investissement affectif dont je suis l'objet. Je revois Martine. Je lui écris. J'essaie de lui montrer clairement la situation. Sa réponse est : "Je vois. Vous voulez que j'apprenne à me passer de vous. Que j'aie une vie à moi..."

Mais Martine ne pourra rester au lycée. Sa mère la retire pour qu'elle travaille. Elle sera serveuse dans un restaurant de la banlieue parisienne.

Elle s'en échappera pour faire deux ou trois autres métiers. Elle est actuellement ouvrière sur machine dans une fabrique de matelas.

Janvier 1967

· AH ! QUE DE DIFFICULTES POUR LIRE

Le soir, quand je suis dans ma chambre et que tout le monde est au lit, j'allume ma lampe de chevet et je me mets à lire. Comme je n'ai pas de prise de courant, je branche la lampe à une pile, mais celle-ci s'use vite. Pourtant, quand j'ai commencé un livre, il faut que je le finisse... Et maman n'aime pas que je veille sous prétexte que le lendemain j'ai une "tête à coups de poing"... Alors, je lis en cachette. Mais maman me défend de fermer ma porte. Aussi voit-elle la lumière se refléter dans la glace de son armoire. Maintenant, je cache la lampe sous les draps et ainsi je peux lire sans que maman me voie. Quand la pile est usée, je suis obligée d'en prendre une neuve dans le tiroir (heureusement que maman en a toujours une d'avance !) Je remets la vieille à la place et maman se demande pourquoi ses piles sont toujours usées. Parfois, aussi, j'utilise les vieilles piles du transistor de mon frère. J'en branche deux à la fois : ça éclaire plus. Que de mal pour lire un livre par soir !

Martine
12 ans 1/2

●
Juin 1967

TETUE COMME UNE MULE

Mercredi soir, comme j'étais dans ma chambre, j'entendis un bruit de galop sur la route. Je sortis ; la mule s'était échappée du pré en passant par-dessus la clôture. Mon père tenta vainement de la rattraper. Comme elle courait plus vite que lui, il prit son vélo. Mais, mon frère Bernard, voyant que cela pourrait le mener loin, partit en auto et força la mule à rentrer dans le chemin. Puis il descendit et courut après elle. La mule, fatiguée sans doute, venait de s'arrêter pour regarder le paysage. Il la saisit et lui donne une bonne correction. La mule fut ramenée à son écurie et Jean-Pierre conclut :

" Que voulez-vous, à son âge, on a envie de voyager et de voir le monde ! "

Martine
13 ans

●
Décembre 1967

PROJETS MANQUES

Un matin, pendant les vacances, je toussais tellement que maman me dit : "Prends ta température, je vais téléphoner chez le médecin". J'avais 37°5. Je me dis : "Ca ne vaut guère le coup de faire venir le médecin, enfin..." Et j'allai tranquillement déjeuner. Tout à coup, une voiture, Je regarde et saute de mon lit : il était temps, c'était lui ! Quand il arriva près de moi, mon cœur battait fort, mais je ne dis rien. Plus tard, comme il remplissait l'ordonnance, il me demanda si je crachais ; je lui répondis non. Quand il se retourna, j'avais grande envie de rire ; c'est pourquoi je m'enfouis la tête dans les draps : "Il faudra qu'elle reste au chaud pendant une semaine". Du coup, j'étais furieuse. Quand il fut parti, je me dis : "Je me lève, je ne vais quand même pas rester au lit toute la journée". Aussitôt dit, aussitôt fait. Quand j'arrivai à la cuisine, maman se mit à rire : "Tu es vraiment insupportable. Moi, je vais chercher les médicaments". Mais j'étais fâchée car j'avais des projets pour les vacances et tout était par terre. Ainsi, quand il tomba de la neige, je ne pus même pas aller dehors.

●
Janvier 1968

LE VENT ET LES ARBRES

Quand le vent se déchaine,
Les arbres font des gestes gracieux,
Leurs branches effleurent le sol.
Quand les arbres se touchent
et bruissent,
Se chuchotent-ils des mots gentils
à l'oreille ?
Moi, j'aime le vent et les arbres.

Martine
13 ans

Janvier 1968

LA ROUE DES SAISONS

D'abord, c'est le printemps qui arrive avec ses fleurs et la rosée du matin.
Puis la roue tourne et c'est l'été aux jours ensoleillés.
La roue tourne un peu, l'automne est là !
Les arbres nouent leur écharpe rouge et or.
La roue tourne encore un peu et c'est l'hiver avec ses jours froids.
Et la roue tournera longtemps encore ; aussi longtemps que la vie durera.

Ne réclamez rien
Même si vous avez faim
Attendez demain
Vous trouverez l'air pur
Comme les mûres
Sur les haies.

Tandis que les citadins
La vie les prend dans son tourbillon
Comme des oiseaux en cage
Allez à votre train
Mais ne réclamez pas le pain
Il est sur votre chemin
Vous êtes les oiseaux en liberté
Evitez les villes
Ce sont pièges pour les serins
Aimez la vie aimez la liberté
Puisque vous l'avez.

Martine
14 ans

Janvier 1968

Les arbres sont bien capricieux :
Ils n'ont pas l'air d'avoir froid.
Quand les hommes s'habillent,
Eux, se déshabillent.
Quand je me promène
et que je vois un arbre aux
feuilles rouges
entouré d'arbres jaunes, je pense :
Voilà le froid qui rougit le nez
et jaunit les joues de l'automne.

Martine

Avril 1968

LE BEL INDIFFERENT

Il coule le ruisseau,
Il est clair et rapide,
Il passe sans me regarder,
Ruisseau, dis-moi tes secrets.
Il ne regarde pas de côté,
Il est paisible, il est limpide,
Son eau emporte de vieilles épaves
de bois
Qui furent autrefois arbres verts
Et ne le regardaient pas.
Ruisseau, tu es indifférent.
Maintenant, tu dors,
Au milieu des bois, là-bas,
Ou personne ne te voit.

Martine
14 ans

Mai 1968

LES BALADINS

Vous les baladins
Qui allez sur les grands chemins
Libres vous l'êtes

ETUDE DES TEXTES

Martine

	<i>narratif</i>	<i>opposition mère</i>	<i>humoristiq.</i>	<i>père dévalorisé</i>	<i>poème</i>
<i>lire</i>	x	x	x		
<i>mule</i>	x		x	x	
<i>projets</i>	x				
<i>vent</i>					x
<i>saisons</i>					x
<i>arbres</i>					x
<i>indifférent</i>					x



Martine a quitté l'école deux ans après mon arrivée pour aller au CEG.

LIRE : Texte narratif bien construit, bien amené.

Opposition : mère + milieu/lecture + culture.

MULE : Encore un bon texte. Événement bien raconté sur le mode humoristique. Le père, mou, est montré sous son vrai jour. Les trois enfants dominent largement une situation familiale intenable.

PROJETS : Complaisance à se montrer insupportable.

VENT : A partir du début de l'année scolaire 1967, Martine va se mettre à écrire des poèmes. Sa position dans le groupe-classe est bien assurée : dévalorisée par son ancien maître et sa mère qui n'avait pas voulu qu'elle parte en 6^e (alors que sa soeur plus jeune et moins douée y était allée), elle ne voulait pas travailler et se cantonnait au minimum.

Pourtant, au bout d'un an de liberté et de libre choix dans ses travaux, de climat sécurisant et valorisant, elle trouvait sa voie : la poésie (elle réussissait bien aussi en recherche mathématique).

De plus, elle assumait plusieurs responsabilités importantes : responsable de la coopérative, c'est-à-dire de la vie coopérative de la classe, animatrice des conseils de coopé, juste et pure comme on l'est à cet âge, responsable de la bibliothèque et du fichier scolaire. Tout était très bien tenu.

Néanmoins, elle se pensait bien plus intelligente que le reste de ses camarades, (et c'était vrai, tout au moins pour ceux qui avaient son âge) elle travaillait seule, assez hautaine et ne lisait que rarement ses textes, seulement ceux qu'elle jugeait à leur portée. Les autres, la plupart des poèmes, elle me les apportait le matin pour que je lui indique quelques retouches de détail. Elle en choisissait elle-même quelques-uns pour les composer pour le journal ; les autres, nous les mettions dans un grand album à elle. Elle eut quelques accrochages sérieux lorsque des textes qu'elle lisait et qu'elle jugeait bons n'étaient pas élus : "Vous n'êtes pas intelligents, vous ne pouvez pas comprendre". Elle dit un jour devant tout le monde qu'elle serait écrivain. Ce qui nous frappa de stupeur : elle la fille de Marcel, l'ouvrier à la pépinière (qui se suicida l'année suivante) et à sa mère qui avait une vache, trois poules et 1 ha 1/2 !!!

Quant à moi, je me disais : "Voilà l'effet d'une pédagogie d'expression libre ! Il est vrai que Martine est très intelligente, que ces deux ans ont fait éclore ses qualités, qu'il serait normal que Martine puisse suivre sa voie dans une société où l'école aurait pour but d'aplanir les inégalités sociales". Je me sentais aussi responsable, je voulais tout tenter pour qu'elle ait sa chance, et je voulais faire pour elle ce que j'avais déjà fait pour de nombreux autres enfants.

En attendant, je lui disais de travailler pour entrer en 5^e CEG, puis de tenter la 4^e d'accueil. Je lui montrais la nécessité d'étapes pour arriver. Je réussis à lever ses propres défenses élevées à cause du départ de sa sœur, puis à convaincre sa mère.

Pourtant, je le répète, ce que je faisais, je l'avais déjà fait pour d'autres, je le faisais aussi pour une autre élève de la classe ; mais Martine s'attachait de plus en plus à moi. Je ne le voyais pas, ou plutôt, je ne voyais pas la qualité de cet attachement. Je me disais : "Il faut que cette enfant se réalise. Je peux être, en quelque sorte, le père spirituel qui lui manque". Ce que je ne voyais pas, c'était le mode de comportement de Martine, qui, elle, voyait les choses tout autrement.

Enfant pas très jolie, 14 ans, elle croyait voir devant elle l'image même du père idéal qu'elle n'avait certes pas eu, image d'autant plus forte et structurée que la réalité était faible. Elle projetait par-devant elle l'image d'un monde idéal qui était tout le contraire du monde où elle évoluait. Quant à moi, je ne me rendais pas compte que je voulais qu'elle soit ce que la vie avait refusé que je sois justement (et peut-être même est-ce que je généralisais cela pour tous les enfants... alors, n'aimerais-je donc tant les enfants que parce que je fus mal-aimé ?)

Enfin, ne voulais-je pas, inconsciemment, que Martine soit ce que ma fille n'était pas et que j'aurais voulu qu'elle soit ?

Dialogue de sourds, donc, je m'en aperçois maintenant (et cela m'apparaît encore paradoxal, tant je pensais justement que c'était une relation sans problème). Mais dialogue pourtant et dans lequel Martine trouvait finalement son compte, tout au moins en partie. Pour moi, je vivais sur un leurre. Et aujourd'hui, je m'interroge. Car Martine est ouvrière d'usine. S'il est des enfants que j'ai pu sortir de leur milieu, pour Martine, c'est un échec.



Les quelques poèmes ici cités ne peuvent bien entendu que donner une idée très imparfaite de la qualité de sa production. Néanmoins, on peut suivre une progression.

VENT : Pas terrible, Martine s'essaie...

SAISONS : Thèmes romantiques, thèmes adolescents.

ARBRES : Idem

INDIFFERENT : Bel exemple de cécité de ma part.

Texte lu, puis choisi par la classe. Mise au point avec peu de changements, mais laborieuse, surtout aux vers 7 et 8. Le titre est de Martine. La classe ne comprend pas le dernier vers.

Moi, j'ai trouvé et je trouve ce texte très beau. Mais il me faudra attendre deux ans pour m'apercevoir qu'il doit s'agir de moi.

Aujourd'hui, je trouve le portrait assez saisissant. Et j'ai beau me dire que ce ne sont peut-être que des élucubrations, la signification s'impose.

BALADINS : Une autre réussite. Ce texte a été lu, commenté, mais non mis au point. Il est tel que Martine l'a apporté. J'ai dit à Martine de supprimer la ponctuation.

Aujourd'hui, je me demande : Par quelle alchimie certains enfants peuvent-ils comprendre et se saisir de choses non-dites et les transformer pour leur propre progrès ?

V

BRIGITTE

9 ans. Deuxième de trois enfants. Nicole, l'aînée, se marie.
 Alain, 7 ans, est dans la classe. Le père, alcoolique et paresseux, est employé de la commune. La mère est très fruste.
 Ce qui caractérise Brigitte, ou plutôt, ce dont je me souviens le plus précisément, c'est son énurésie. Elle urine encore parfois sur son banc de classe. Son odeur. Le souvenir d'une petite fille bouffie, ayant peu de moyens intellectuels, en quête de tendresse, gentille, mais gentille pour être aimée, serviable, se rapprochant de ses camarades, mais avec crainte aussi, se sachant si souvent repoussée, elle s'offre souvent à aider pour des besoins matérielles.
 Elle écrit beaucoup ; plus d'un texte par jour. Certains sont très beaux et le groupe vit de bons moments à l'écoute de ses histoires.
 Elle dessine aussi beaucoup, et ses dessins — au demeurant très beaux — sont néanmoins caractéristiques d'un style régressif : personnages sans bras, sans corps, à la tête démesurée, cheveux longs, etc.
 J'ai toujours été très doux avec Brigitte, ne lui ai jamais reproché son énurésie, occupait le groupe quand ça arrivait, disant seulement à Brigitte de nettoyer.
 Scolairement, Brigitte réussit mal. Elle a de gros ennuis affectifs que je ne comprends pas souvent et des manifestations neurovégétatives (1) intenses. Elle sera très secouée quand sa mère fera une fausse couche. J'écouterai alors beaucoup Brigitte en particulier, mais je me reprocherai de n'avoir pas su l'aider efficacement. Le pouvais-je d'ailleurs ?

(1) neurovégétatives : qui concernent le système nerveux supérieur : suées, vomissements, éblouissements, etc.



Décembre 1967

Janvier 1968

LES MERLES

Beaux merles,
 Vous êtes gentils,
 Vous qui picotez nos cerises,
 Qui avez de jolis becs
 Jaunes et pointus,
 Qui sautillez,
 Qui sifflez.
 Beaux merles,
 Je voudrais vous avoir,
 pour vous caresser,
 pour vous mettre au chaud,
 Beaux merles.

Brigitte
 8 ans 1/2

LES CHEVAUX

J'aime bien les chevaux
 Je voudrais les chevaucher
 les laisser galoper en liberté
 J'aime bien les chevaux
 Blancs comme flocons de neige
 Noirs comme la nuit
 Alezans comme les lions
 Bais comme feuilles d'automne
 J'aime bien les chevaux
 pour chevaucher, galoper.

Brigitte
 8 ans 1/2

Mars 1968

A LA NOCE

A la mairie, grand-mère a dû
ouvrir la porte, sinon, le mariage
n'aurait pas pu se faire.
J'étais demoiselle d'honneur avec
Jocelyne Ducourtioux.
J'ai fait la quête et quand j'ai dû
porter la sébile à M. le Curé, je
suis devenue toute rouge.
C'était la première fois que je lui
parlais.

Brigitte
9 ans

Mars 1968

LES BIQUETS

Lundi, chez ma grand'tante, des
biquets sont nés.
Jeudi, quand j'irai manger chez
Nicole, on me photographiera avec
les biquets et la biquette.
La chèvre voudra bien car elle
est très gentille et je jouerai avec
eux.

Brigitte

Avril 1968

LES ZEBRES

Pauvres zèbres !
Un jour, les lions ou les tigres
viendront vous manger, les hommes
viendront vous tuer,
Et il n'y aura plus de zèbres dans
le monde.
Pauvres zèbres,
On aura des photos de vous.
Jolis zèbres, pauvres zèbres.

Brigitte
9 ans

Mai 1968

JOLIES VIOLETTES

Jolies violettes,
Vous vous libérez
de votre prison de feuilles vertes.
Jolies violettes,
On passe, on vous cueille,
Vous voilà dans un vase.
Et vous fanez,
Et l'on vous jette,
Et, pour vous, la vie, c'est fini.

Brigitte
9 ans

Octobre 1968

LES OISEAUX

J'aime les chants des oiseaux.
Ils sont beaux,
Beaux et tristes.
Chantez, chantez, petits oiseaux,
Quand l'autre vole, celui-ci chante.
Ils sont beaux les chants des
oiseaux,
Chantez toujours vos chants tristes
et beaux.
Laissez en vie les petits oiseaux.
Qu'ils chantent, chantent leurs
chants tristes et beaux.

Brigitte

Janvier 1969

LE FACTEUR

Qui passe la matin
Avec son habit bleu
Sa casquette bleue
Comme celle d'un gendarme ?
Chaque matin, à notre porte,
On entend : "Toc, toc, toc"
Et on crie : "C'est le facteur !"
Il nous apporte le courrier.
Qu'il est gentil et beau le facteur !
Sur les chemins, il s'en va tout
doucement
Et passe dans chaque maison.
Qui passe le matin
Avec son habit bleu
Et sa casquette bleue
Comme celle d'un gendarme ?
Mais... c'est le facteur.

Brigitte
9 ans 1/2

Janvier 1969

QUI SUIS-JE ?

Qui suis-je ?
On me prend tous les matins.
Si je suis jaune, une semaine,
Je serai noir l'autre semaine.
J'en ai assez qu'on me prenne
tous les matins.
Avez-vous deviné qui je suis ?

Brigitte
(le balai)

JEANNY VOLEUR

Une nuit, j'avais rêvé d'un voleur.
Je savais qui : Jeanny.
Il volait l'argent de la coopérative,

des cahiers, des BT, des craies, le pain de la maîtresse.
Alors, j'avais appelé les gendarmes. Ils lui lancèrent des coups de pied au derrière.
Un autre jour, ils le surprirent en train de défoncer une porte. Ils le fouettèrent.
Je riais et lui pleurait.
Mais je me réveillai. C'était un rêve.

Brigitte
9 ans

Mars 1969

HISTOIRE D'UN SOLEIL

Il était une fois un soleil qui était content de lui. Il jouait seul. Il se croyait le roi du ciel. Il ne pensait pas du tout à se marier. Mais un jour, il vit, dans un coin du ciel, une dame-en-soleil et un garçon-en-soleil qui s'embrassaient. Alors, il se mit à chercher une femme. Et, comme il n'en trouvait pas il pleurait.
Aussi, tout le temps qu'il pleurait, il faisait noir sur la ville.
Une petite fille-en-soleil qui passait comme ça, le vit pleurer.
Elle lui demanda :

– Qu'as-tu, petit soleil ?
– Personne ne veut jouer avec moi, ni m'aimer.
– Mais si
– Qui ?
– Moi !
Alors, le soleil l'accompagna et ils firent connaissance dans un petit coin du ciel.
Ils se marièrent. Ils invitèrent cent soixante six personnes en soleil en comptant leurs parents.
Dans le cortège, ils marchaient les premiers. Puis, juste derrière eux venaient ceux que le soleil avait vu s'embrasser

Mars 1969

Ils allèrent d'abord à la mairie, puis à l'église, ensuite boire l'apéro et enfin voir la reine du château. Et pendant tout ce temps ça éclairait ! et il faisait beau sur la ville.
Enfin, ils allèrent au bal.
A cinq heures du matin, il fallut les réveiller.
Le soir, ils avaient deux enfants, un garçon et une fille.
Ils les mirent en nourrice et allèrent travailler.

Brigitte

ETUDE DES TEXTES

Brigitte est arrivée dans la grande classe avec Claudie, un an après les autres. Au CE2 son niveau est faible.

Elle n'écrit pas pour être élue. Écrit souvent comme en écriture automatique. Et je fais une association avec son énurésie.

Ses textes sont parfois poétiques, souvent involontairement. Ses thèmes, pourtant, trouvent une résonance certaine au niveau des camarades de son âge.



MERLES : A l'époque, je n'avais vu qu'un thème habituel à cet âge : les oiseaux. Aujourd'hui, je crois que ce texte montre le retard psychologique de Brigitte : thème sexuel qui a le plus souvent cours vers six ans. A mettre en liaison avec les dessins de bonne femme avec une fleur ou un bébé dans le ventre.

CHEVAUX : Thème qui touche aussi les autres fillettes de la classe. Le texte a été choisi. Brigitte en a fait un album. Brigitte, qui avait été heureuse d'écrire ce texte, d'exprimer oralement ce qu'elle ressentait pour les chevaux, avait été encore plus contente lorsque je lui avais proposé de faire un album. Rétrospectivement, je me pose des questions sur le sens pédagogique profond de cette action.

Brigitte exprime son désir de liberté. Mais est-ce vrai ou le symptôme d'un autre désir ? Est-ce vrai, ou est-ce la psychanalyse qui me fait penser à autre chose ?

Pourtant, déjà, à cette époque, je me posais bien des questions au sujet de cette fillette, évoluant dans une famille faite d'une mère fruste, grossière et sans grands sentiments, d'un père rampant devant sa femme et les autorités, d'une grande sœur ouvrière qui va se marier, d'un petit frère gentil. Comment Brigitte vivait-elle sa situation ? Déjà, je me le demandais car j'avais du mal pour que ses camarades l'admettent, soient gentils avec elle, la supportent, même dans le travail en groupe.

Quant à moi, j'étais avec elle d'une grande gentillesse, lui laissant beaucoup de facilité pour écrire et dessiner, seules activités qui l'intéressaient.

Donc, en aimant les chevaux, n'exprimait-elle pas son amour pour son père ? et alors, que penser de mon action qui valorisait son dire et ses imaginaires fantasmes ? Pouvait-elle ainsi se rendre plus autonome, se comprendre, ou est-ce que je ne l'enfermais pas dans un amour interdit, retardant ainsi son accès à l'Oedipe ?

NOCE : Texte relatant un épisode de la noce de sa sœur. J'ai fait raccourcir le texte pour le centrer sur l'émotion de B. alors qu'il se perdait dans des détails inutiles. Ai-je bien fait ?

Brigitte est vraiment timide, presque maladivement timide.

BIQUETS : A rapprocher des merles.

ZEBRES : Structure à rapprocher de celle des merles. Mais pourquoi le choix d'un tel animal ? A l'époque je n'avais vu que l'originalité du thème. Mais pourquoi aussi aller chercher si loin ?

VIOLETTES : Pourtant, la persistance du même thème peut commencer à étonner. A l'époque, le groupe avait réalisé, avec ce texte, un album. Car, j'avais alors été seulement saisi par le raccourci permettant de présenter poétiquement le thème de la vie et de la mort.

Cette persistance du même thème que j'entrevois maintenant, n'était pas possible alors car, voyant au moins trente textes par semaine, sans parler du reste, les textes de B. étaient noyés dans les autres.

Ce thème de la vie et de la mort des enfants utilisés par les adultes peut être un thème profond chez B. Il s'exprime en général chez les enfants de cinq, six ans et d'une manière moins dramatique. Pourquoi B. a-t-elle si peur, des adultes ? Pourquoi est-elle si timide ?

OISEAUX : Texte brut. Toujours le même thème, mais plus caché. Rétrospectivement, je trouve cet appel réitéré, déchirant. Et je ne l'ai pas vu ! Je sais B. renfermée, triste, empruntée, gauche etc. Mais je ne la savais pas si malheureuse. Ai-je eu raison de lui donner des moments de bonheur en la laissant magnifier ses fantasmes : poèmes, albums, dessins, etc ?

FACTEUR : Texte étonnant. Montrant que le retard scolaire de B. n'est qu'apparent. Elle est capable de se sortir de ses problèmes et de faire bien.

QUI SUIS-JE ? : Genre de devinette alors très en vogue dans la classe.

JEANNY : B. n'aime pas Jeanny. Tout le monde le sait. Ils s'agacent. Ils sont cousins. Je crois que c'est bien que B. puisse dire son rêve à tout le monde, y compris à Jeanny. Le groupe est souple et tolérant. Il accepte chacun dans sa totalité, dans son conventionnel comme dans son étrangeté.

SOLEIL : Ce thème est souvent traité par les fillettes de la classe cette année-là. A l'époque je n'en voyais pas la valeur de projection vers moi. Je ne voyais que la beauté facile du thème. Je ne me sens pas capable d'analyser ce texte, si riche. Je manque d'éléments. Je continue à le trouver très beau et à être étonné par l'alliance si profonde du symbole et de la vie réelle.



Voici maintenant d'autres textes de Brigitte.

TEXTES BRUTS

LES TULIPES

jolies tulipe vous êtes belle et quand
vous sortez et poussez vous êtes belle
et vos couleurs jaune rouge bleu
vert clair vert foncé blanc etc
vous êtes très belle et très jolie.

fin



LE VENT

jolis-vent tu fais tomber les feuilles
des arbres
vilain vent tu n'es pas gentil
il faut se couvrir
tu souffles un grand coup
~~tu~~ vilain ne viens plus plus jamais
et le soleil se va enfin là.

fin

Brigitte

1968



LES TROIS PETITS LAPINS

Comme tout le soir j'allais voir les
10 petits lapins et samedi Je m'en
trouve que 7. Je le dis à maman
et elle me dit : "c'est caroline qui
en a mangé tué une et les deux
autres sont partis Dimanche matin
je me suis mise à les chercher mais
maman m'a dit : "on les trouvera

pas se n'ai pas la peine" mais
après nous enfermons Notre chatte.
Lundi matin Nous-mêmes j'allais dans
le garage et j'en ai trouvé un ai
trouvé un j'ai appelé maman moi-
j'avais peur de les attraper maman
l'a pris et la mis dans son té avec
sa mère est ses 7 frères
le soir l'autre était sous le té a
lapin et on l'a mis aussi dans son
té.



LES PETITS POUSSINS

chez Chez Nicole. il y a des une
poule qui a fait 6 œufs de dindon
poussin. et six œufs de dindon et
un moitié des dindons.



HIER SOIR

hier soir il fallait que j'aille chez
Nicole occupait de mon petit frère
car ma maman m'est pas chez moi,
elle est à Blois. Elle revient samedi
après-midi et je serai très contente
elle était partie samedi dernier et
se la fait 8 jours.

Brigitte



HISTOIRE D'UNE DEMOISELLE

un jour dans un village s'était le-
en plein été. tous les enfants jouer
au soleil et se bronzé et il y a-
au-dessus avais une demoiselle qui re-
gardais les oiseaux chanter et tout
à coup Elle vu les enfant qui avait
tuer une hirondelle et elle cri on a
pas le droit de tuer les hirondelles
et les enfants on s'ont parti. et
elle entent frappé a la porte et elle
dit entrez s'était le facteur bonjou
monsieur bonjour mademoiselle une
lettre pour vous oui-mademoiselle-
bonsoir et le facteur parti elle
ouvri la lettre et elle dit tonner
ciel ma mère est morte et elle se
jeta sur le lit et se met a pleurer.
et le Lendemain e'est s'était l'en-
termant Elle était avec son père
Et elle pleura pleura. et après
l'enterman elle parti chez elle et
dit Adieu Adieu a ma mère et
elle regarda par la fenêtre les oi-
seaux.

fin

TEXTE D'ALBUM

Un jour, dans le village, c'était le
plein été. Les enfants jouaient au
soleil. Qu'ils étaient bronzés ! Une
demoiselle regardait chanter les oi-
seaux.

Tout à coup, elle vit les enfants
tuer une hirondelle à coups de
pierre. Elle cria : "On n'a pas le
droit de tuer les hirondelles"

Les enfants se sont sauvés.
Elle entend frapper à la porte.
C'est le facteur.

— Bonjour Monsieur.
— Bonjour Mademoiselle. Une lettre
pour vous.
— Merci !

Elle ouvrit la lettre : "Ciel ! ma
mère est morte !"

Elle se jeta sur le lit et se mit à
pleurer.

Le lendemain, c'était l'enterrement.
Elle y alla avec son père et pleura,
pleura. Elle retourna ensuite chez
elle.

Et dit : "Adieu, adieu, ah, ma
mère !"

Et elle regarda les oiseaux par la
fenêtre.

TEXTES BRUTS

HISTOIRE D'UNE DAME

il était une fois une dame qui
s'appelait Claudette son mari
Richard s'était lui qui la coiffet

car elle s'avait pas de coiffet.
un jour parti pour un voyage et
il racontrère un escagot qui -faisait-
faisai cab-caca et eu se dir je
voudrai que tu me fasse caca sur
la tête et l'escagot lui fait et a rivé
la bas elle dit j'aurais bien un
enfant au oui bonne idée et 6
mois après elle eu une--enfant en-
fant et-il et s'était une fille il
l'appelaire Elisabet et pendant ce
temp la son mari avait un cochon
et une vache il les soignés très
bien et la vache il l'appela pamela.
jolis vache et il la metta auprès et
il tirais son lait et avec son lait il
fait du beurre et 8 jours après sa
elle rentrés de la marternité. et
quand elle vu sa elle di nous
aurons du beurre oui et tous les
deux abandonnère-leur-Elisabet-qui
avait-9-ans-et-partir-été-été joyeu.

HISTOIRE D'UNE PRINCESSE QUI VOULAIT SE MARRIER

il était une fois une princesse qui
s'appel s'appelait la princesse du
bois jolis et elle dit a sa mère
maman je veux chercher un prince
pour me marrier est sa mer lui dit
prend le cheval et va dans un
chateaux oui ma mer

TEXTE D'ALBUM

C'est une petite fille qui va se pro-
mener.

Elle rencontre une fleur qui sent
bon.

Alors, elle part à la recherche des
fleurs qui sentent bon.

Elle se dépêche en passant dans le
pré aux grandes herbes folles.

Les grands coquelicots, rouges
comme des tomates, lui disent :
"C'est plus loin, c'est plus loin !"

L'arbre fleuri lui montre le che-
min.

Elle court, elle court dans les
sapins...

Mais, quand elle arrive, les fleurs
sont fanées.

Alors, sur les fleurs fanées, un bel
oiseau se pose.

La petite fille l'emporte en chan-
tant : la la la lala la la ...

Texte de Brigitte 9 ans
Claudie 8 ans
Nathalie 8 ans

Dessins de Brigitte

TEXTE D'ALBUM

HISTOIRE D'UN CHEVAL

Il était une fois un cheval très content
Il avait perdu ses parents
Il avait un an
Il regardait le soleil.

Une nuit que le cheval se promenait
Il vit le ciel couvert d'étoiles
avec leur reine, la lune
Il eut peur.

Comme il n'avait pas d'amis, il entra dans une maison ;
Il y vit une belle dame qui le caressa. Elle lui dit :
"Tu es à moi, beau cheval !"
Le cheval était très content.

Un matin, il se réveilla et alla aux commissions avec la dame.
Qu'il était heureux !
Et toute cette histoire se termine par une foule de curieux
Qui venaient voir vivre ensemble
La dame et le cheval.

Texte et dessins de Brigitte
9 ans

●

TEXTE D'ALBUM

HISTOIRE D'UNE PETITE FILLE

Il était une fois une petite fille qui habitait une ferme avec sa mère. Celle-ci la fouettait quand elle ne travaillait pas assez (disait-elle). Aussi la petite fille préférait-elle vivre dans la forêt.
Elle y avait des amis : le faon, l'écureuil, les lapins, etc.
Une nuit, elle partit de la ferme avec le cheval.
Mais la mère avait entendu les sabots du cheval. Elle se dit :
"La voilà partie, la vilaine !"
Elle comprit quand même qu'elle devait aller la chercher. Alors, elle mit sa robe de chambre et partit. Mais la petite fille était déjà loin ; elle avait retrouvé ses amis et jouait avec eux.

Soudain, elle entendit le galop d'un cheval. Tous eurent peur. Ils se cachèrent et la mère arriva. La petite fille vit sa mère. Ses amis avaient peur et leurs yeux pleuraient. La mère ne vit rien. Elle se fâcha, mais la petite fille était partie avec eux dans la maison de ses amis. Elle était heureuse. Elle vit de l'or et en prit un peu. La mère eut beau crier, elle ne put la retrouver. Elle rentra. La nuit s'avancait. Il fallut se coucher. La petite fille avait apporté ses affaires. Elle

alla dormir avec le faon dans une grande maison. Elle était contente. Le lendemain, elle retourna à la ferme pour chercher des œufs. Du poulailler, elle en emporta trois douzaines. Au retour, elle en fit une omelette.
Depuis qu'elle vit là, sa mère n'est jamais revenue. Sûrement qu'elle a trop peur.
Et ses jours et ses années, elle les vit toujours dans la forêt.
Et elle est heureuse.

Brigitte
9 ans

●

TEXTE D'ALBUM

HISTOIRE DE DEUX PETITES FILLES

Il était une fois deux petites filles. L'une s'appelait Christine, l'autre s'appelait Nathalie.
Elles étaient malheureuses d'avoir perdu leurs parents.
Elles allaient à l'école.
Un jour, une dame vint à passer dans leur maison.
Elle leur dit :
— Mes pauvres petites, où habitez-vous ?
— Dans cette maison, madame. Et aussitôt, elle disparut.
Les petites furent étonnées et toutes deux pleuraient car elles pensaient à leur maman.
Une semaine plus tard, la dame revint et leur dit :
— Comment vous appelez-vous ?
Les petites dirent
— Elle c'est Nathalie
— Elle c'est Christine
— Et vous madame ?
Aussitôt, elle disparut.
Les petites dirent : "Nous ne rêvons pas, nous en sommes sûres !"
Et la nuit tomba.
La dame revint, elle reconnut enfin ses enfants.
Elle se coucha dans le canapé. Les petites avaient entendu du bruit, elles allumèrent la chandelle et virent la dame couchée sur le canapé.
Elles la réveillèrent. Elle dit alors :
"Je suis votre mère".
— Mais, notre mère est morte.
— Je ne suis pas morte, simplement, je disparaissais souvent.
Les petites se jetèrent dans ses bras.
Elles vécurent heureuses.

Brigitte
9 ans

Mars 1968

UNE SUITE DE MALHEURS

Hier matin, vers quatre ou cinq heures, un âne est mort. Il avait la même maladie que la petite Martine que j'avais vue à l'hôpital. Vers sept heures une lapine a mangé tous ses petits lapins. Hier soir, le petit veau a "breumé" et aussitôt, il est mort. Je crois qu'il avait la septicémie.

Claudie
8 ans

Mars 1968

NEIGE TOMBE

Neige tombe
Tombe neige
Sur les sapins, sur les maisons
Tu te poses à gros flocons.
Tant on est content
Qu'on courra au-devant du père Noël
Qu'on l'aidera à descendre les jouets
Dans les cheminées.
Neige tombe
Tombe neige.

Claudie
8 ans

Juin 1968

BEAU SOLEIL D'OR

Beau soleil d'or, tu nous réchauffes.
Beau soleil d'or, tu brilles dans le jour.
Et, quand vient la nuit, tu disparais derrière les nuages.
Beau soleil d'or, tu vas te coucher...
Et c'est la lune, et ses enfants les étoiles
Qui te remplacent dans le ciel.
Beau soleil d'or, la nuit passée
Tu retrouves ton beau jour que tu aimes si bien,
Beau soleil d'or.

Claudie
9 ans

Juin 1968

UN REVE DE CAMBRIOLEURS

J'ai rêvé que des cambrioleurs étaient dans le château de Mme Ranjard.

J'étais dans la cour. Tout à coup, je vis quatre cambrioleurs armés d'une très grosse boule de fer au bout d'un manche d'au moins trois mètres de long.

Ils défonçaient la fenêtre. Vite, j'allai le dire à papa et maman. Comme ma grand-mère était là, elle est venue aussi.

Avec sa clé, papa ouvrit la porte et poussa les quatre cambrioleurs par la fenêtre.

J'allai chercher une corde et, ma grand-mère et moi, nous les attachâmes. Puis nous appelâmes les gendarmes.

Tout à coup, un car de dix cambrioleurs arriva. Mais les gendarmes les prirent et les mirent tous en prison.

J'allai me coucher et c'est dans mon lit que je me réveillai.

Claudie
9 ans

Mars 1969

NUIT D'ETE

Beau soir d'été
Le rossignol se met à lancer un cri joyeux
Les étoiles s'allument une à une autour de la lune, leur maman.
Dès que la nuit est tombée, les petits lapins sortent de leurs cachettes et font de joyeuses cabrioles et farandoles.

Dès que le soleil éteint les étoiles une à une, ils vont vite chercher fortune.

Maintenant, le soleil brille. Il fait très chaud. Beau soir d'été.

Claudie
9 ans

Mars 1969

LES CREPES

Hier, maman avait cassé six œufs. Elle dit : "On fait des crêpes !" Je répondis : "Il est trop tôt, Mardi-Gras n'est pas arrivé !" Mais il était trop tard, maman avait déjà préparé la pâte. J'ai voulu retourner les crêpes. La première est tombée par terre. Suzelle chantait : "Je sais que la dernière crêpe va tomber !" Et la dernière crêpe est tombée.

Claudie
9 ans

ETUDE DES TEXTES

Comme Claudie arrive dans la grande classe, sa petite sœur Marielle entre dans la petite. Marielle ira bientôt à l'hôpital et mourra quelques mois plus tard de malformations rénales congénitales. Cette maladie et cette mort seront très cruellement vécues par la famille et par Claudie, qui en parlera souvent. Toute la classe, par ailleurs, suivra aussi l'évolution de la maladie, écoutera Claudie. La mort de la petite Marielle sera, pour tout le village, un événement douloureux ; par elle, chacun semblant être mis en face du plus cruel aspect de la mort.

Je participais des mêmes pensées et je me préoccupais beaucoup de Claudie en classe et même au dehors, allant souvent dans la famille, accompagnant Claudie et ma fille Nathalie qui étaient très amies et presque du même âge.



MARIELLE : 1/68 Ce texte , bien sûr, se veut narratif et il contient aussi le discours des parents ; mais je me souviens comment Claudie a lu : "maigre, maigre" mettant là toute sa peur, son angoisse. Car ce n'est pas de Martine dont elle veut parler, ce n'est pas maigre qu'elle veut dire, mais bien : Marielle est malade, malade. Claudie est très triste alors. On dirait qu'elle a vu se mettre en place tout le mécanisme inexorable de la mort. (C'est en janvier que mourra la petite Marielle)

NOËL : Je ne sais plus pourquoi ce texte fut choisi. Peut-être parmi d'autres textes sur Noël. Aujourd'hui, le relisant, m'apparaît crûment une interprétation que je n'avais pas vue alors : la poule, c'est Claudie, doit rester au chaud, à la maison, pour ne pas mourir. Mais est-ce possible ? Et comment puis-je faire pour prouver la vérité de cette interprétation ? En effet, qu'est-ce qui est plus vrai ? dire que le texte raconte une histoire de poule à laquelle Claudie a peut-être pensé le nez collé à la vitre un jour de neige, d'autant plus facilement que la cour est une cour de ferme avec probablement quelques rares poules ici ou là ? ou dire qu'il y a une identification Poule = Claudie ou Poule = Marielle, une résurgence d'angoisse, une situation vécue fantasmatiquement ?

De plus, j'avais alors une certaine vision de Claudie et de ses textes et de son travail. Je l'aidais, la cajolais même pour faire naître enfin un pauvre sourire, je valorisais certaines de ses productions. Si alors, j'avais su ou pu avoir une autre connaissance de sa parole, cela m'eût-il aidé dans mon attitude, dans mon action pédagogique ?

Je n'en sais rien. Bien sûr. Mais je ne vois pas. Je ne me vois pas moins accueillant. Aux périodes de tristesse de Claudie, je répondais en l'écoutant, puis en lui disant : "Allez, on va faire un peu de ta conférence", ou bien, "Tiens, décore ta lettre", ou bien "Va donc jouer un peu avec Nathalie" etc.

Je ne me vois pas faire autre chose, c'est-à-dire l'écouter et puis lui faire oublier (même si ce n'est ni vrai ni possible) sa tristesse en lui proposant d'autres activités.

Il lui fallait bien vivre tout de même et il fallait bien que nous vivions !

LA TOMBE : En effet, les parents n'avaient pas voulu que les enfants viennent à l'enterrement. Claudie y est allée avec ses parents le dimanche suivant.

LA BALANCOIRE : Texte narratif. Suzelle est la soeur cadette de Claudie ; aussi primesautière que Claudie est calme, aussi gaie que Claudie est grave. En fait, elles ne s'entendent pas trop bien, mais c'est feutré. On peut le pointer ici.

SUITE DE MALHEURS : Bien sûr, la mort de Marielle n'est pas assumée, ni par Claudie, ni par ses parents. Mais peut-on assumer une telle mort ? Y a-t-il une possibilité de déviation ? de sublimation ? Ou n'y a-t-il que le temps et l'oubli ?

NEIGE : Texte que je crus de circonstance (quoique le décalage dans le temps m'ait étonné). Aujourd'hui, je pense quand même que le refrain des deux premières lignes n'était pas gratuit.

SOLEIL : L'hymne au soleil que chacun de mes élèves a fait ! Mais c'est aussi, je crois, un thème qui dépasse l'identification à ma personne. C'est aussi le thème cosmique de cet âge, non seulement le soleil, mais les astres et leurs mouvements, et l'appréhension kinesthésique de l'infini

REVE : Je ne sais pas interpréter les rêves. Mme Ranjard est la propriétaire de la ferme de Claudie.

NUIT D'ETE : Ecrire pour écrire. Texte linguistique, d'expérimentation sur la langue. Thèmes banaux dans la classe et dans la classe d'âge.

CREPES : Réapparition du thème d'opposition à la soeur appréhendée ici comme mauvais génie.

V CONCLUSION

Et je m'aperçois soudain que j'ai fait un choix pas tellement gai. Pourquoi avoir choisi des enfants, des moments tels, alors qu'il y avait tant d'autres enfants, tant d'autres moments ?



Au terme de ces lignes qui me semblent plutôt tenir du roman, je peux tenter de tirer au clair l'objet de mon propos initial. Pourtant :

1 — Le fait même d'avoir introduit cette logorrhée verbale entre une action passée et l'aujourd'hui, objective la première. Elle introduit une double distance : celle du temps et celle du discours.

2 — Je m'aperçois tout aussitôt qu'autrefois j'agissais comme si j'avais raison. L'idée d'erreur ne m'effleurait guère. J'avais raison parce que j'appliquais une théorie suffisamment vaste et floue. Ses cadres philosophiques pouvaient tout contenir, tout justifier. L'attitude de prouver ma pédagogie en la faisant était souvent la mienne, et ce n'était certes pas une attitude favorisant le doute et la position expérimentale.

Pourtant, je pense avoir progressé, mais surtout dans l'application.

Ainsi, je ne comprenais pas grand'chose à Brigitte, mais je pensais faire le mieux en lui donnant toutes possibilités de s'exprimer, en lui offrant un milieu riche, en lui donnant ma gentillesse et ma disponibilité.

Mais je faisais exactement la même chose avec Pascal qui aurait pourtant eu besoin de plus de fermeté.

3 — En fait, je pensais faire le mieux, alors que je ne faisais que pour le mieux, seulement armé de règles pratiques et empiriques.

C'était une position facile, dans laquelle je me suis d'autant plus facilement complu que mon rôle d'animateur du mouvement m'y poussait.

Enfin, je dois quand même dire que je n'étais pas si sclérosé qu'il n'y paraît ici.

4 — Je cherchais bien à connaître l'enfant. Mais le vocable flou lui aussi de "Connaissance de l'enfant", ne me dirigeait pas vers une connaissance objective. Et mes lectures d'alors, quoique importantes (Piaget, Freud, etc.) n'avaient finalement que peu d'influence sur mon comportement en classe.

5 — Une dimension était totalement absente — et elle était de taille — c'était moi-même. Je ne "sentais" pas mon influence sur les enfants, je ne me "percevais" pas parmi eux. Je croyais que j'étais négligeable, qu'à la limite, si je n'avais pas été là, avec les mêmes techniques, le même milieu, les mêmes méthodes, ils auraient fait de même. En fait, j'étais négligeable, parce que je me négligeais. Je ne sentais pas du tout que j'étais en fait le point de convergence de multiples fixations, regards, projections de tous ordres, etc.

Ce manque — que je juge très important maintenant — est celui-là même de notre théorie pédagogique : la méconnaissance de l'importance des "institutions", la confiance aveugle dans le bon sens et l'empirisme.

Je ne me rendais pas compte que mon attitude avait un sens — avait des sens — et que ça ne pouvait pas être autrement.

Ne le sentant pas, j'en étais un peu le jouet.

Ainsi pour Martine, ne me rendant pas compte que j'étais pour elle, non seulement son père, mais aussi son idéal de père — situé dans l'imaginaire — je répondais à sa demande sur ce propre plan-là. Je nous enfermais ainsi dans ce rôle idéal (où elle

tendait à nous enfermer aussi, bien sûr). Pourtant, je ne peux m'empêcher de penser que ceci a été positif pour elle, qu'elle a pu entrevoir un monde autre, qu'elle a pu tendre de toutes ses facultés à le connaître.

Cette ouverture, qu'elle demandait, comme si elle en avait faim, à laquelle je répondais était, je m'en rends compte, à la fois enrichissante et dangereuse pour elle...

Mais quand même, un pédagogue ne peut pas être seulement un donneur de coins de paradis...

Ainsi, Pascal, pour qui je ne me voyais pas le lieu de ses ambivalences, était déjà un inadapté, un instable. Ma manière d'agir, en acceptant – voire en subissant – son inadaptation, ne pouvait qu'en accentuer les caractères. Était-ce ainsi que je pouvais le préparer à subir positivement le monde lycéen, voire le monde adulte ?

6 – Cette attitude d'aide chaleureuse constante, je me demande maintenant si elle était aussi pure que cela.

N'ai-je pas tellement écouté les enfants que parce que je ne fus jamais écouté en tant qu'enfant ?

N'ai-je pas tellement valorisé les œuvres enfantines que parce que je n'ai pu me faire reconnaître sur le plan de l'art ?

7 – Ce serait une des raisons de ma sublimation. Mais, est-ce un retrait ou un recours ? Est-il possible d'être enseignant sans avoir sublimé son enfance ?

8 – Si je retrouvais la même classe, les mêmes enfants, aujourd'hui, comment ferais-je ? Eh bien, je crois que le changement serait peu important et qu'il serait pourtant capital.

– d'abord, j'essaierais d'être moins dupe de moi-même.

– puis moins dupe des enfants

– mon attitude serait toujours d'aide chaleureuse constante, mais elle serait plus diversifiée et essaierait de s'attacher à la singularité de chacun

– sur le plan matériel, je crois que je ne changerais rien : même milieu le plus riche possible, même grand nombre d'outils et de techniques, même largeur dans le champ de parole et de langages divers, même organisation coopérative.

– dans l'action même, j'essaierais d'être non plus seulement à l'écoute des enfants, mais dans l'instant même à ma propre écoute.

– j'essaierais aussi de prendre du temps pour ne pas être pris totalement par une action pédagogique à deux degrés, celui de la classe, celui du mouvement, pour privilégier une réflexion en profondeur (moins dispersée en surface)

– trop montrer des enfants, trop valoriser leurs productions – mêmes vraies – me paraît désormais un peu suspect.

9 – Sur le plan strict des six enfants cités :

JEANNY : plus exigeant sur le plan du travail écrit

plus exigeant sur celui de ses réalisations manuelles

plus à l'écoute de ses problèmes profonds.

RICHARD : je ne l'ai pas assez écouté, pas assez valorisé, pas assez fait travailler (je pouvais le faire en m'appuyant sur le groupe)

PASCAL : je n'ai pas offert l'image sévère sécurisante qu'il cherchait. J'ai trop admis de lui en ne comprenant pas le sens de sa demande, de ses attitudes.

BRIGITTE : je crois que je n'aurais pas changé.

CLAUDIE : non plus

MARTINE : j'aurais cherché à me désengager. A faire qu'elle ait tout ce qu'elle a eu, mais pas forcément de moi. J'aurais cherché une "institution", un relais.

Mais cela aurait-il changé grand-chose ?

10 — Enfin, je crois que je n'ai pas assez réfléchi au niveau des institutions : dans la classe, j'en vois trois importantes : moi -- la coopérative -- le travail. Alors, je ne les voyais pas ainsi, ce qui fait que je ne voyais ni leurs déterminismes, ni leur dynamique propre.

je ne me voyais que comme un individu ni plus ni moins important que chacun des élèves du groupe.

la coopérative n'était qu'une technique, comme l'expression libre, la mathématique, le dessin.

le travail était alors pour moi une valeur philosophique supérieure pour permettre l'épanouissement de chacun.

11 — Sur le plan des textes, il y a un aspect que j'ai totalement méconnu, peut-être simplement parce que je ne voulais pas le voir.

En effet, je pensais qu'en appliquant au mieux les techniques de cette pédagogie, je faisais en sorte que les enfants puissent s'exprimer authentiquement. Et je pense bien que c'est cela qu'ils faisaient. Comment se fait-il alors que je ne voyais pas cette authenticité ? Que je n'en voyais que l'aspect esthétique, l'aspect utilitaire, l'aspect catharsis, mais que je ne cherchais pas à "comprendre" tout simplement ? Surtout lorsqu'elle s'exprimait directement, pourquoi préférais-je et pourquoi valorisais-je surtout la parole réfugiée dans le symbolique, le merveilleux ?

Avais-je peur, et de quoi ?

Pourquoi, par exemple, ne comprenais-je pas la signification des textes sur le soleil ? Les camarades qui lisaient ces textes m'en parlaient bien ; mais aucun n'a pu ou voulu me dire ce que j'y vois maintenant.

Inutile, bien sûr, de chercher des fautifs, comme je ne recherche point, pour moi, de justification a posteriori.

Je demande simplement que nous tentions d'y voir un peu plus clair.

Pour ceci, il faut bien que nous nous désimpliquions par rapport à notre action journalière. Il faudra bien que nous tentions d'analyser ensemble ce qui se passe en tel lieu, à tel moment, avec tels protagonistes. Ce qui se passe et ce que cela veut dire..

Que ce texte sur le soleil soit "beau", poétique, sensible, etc. je l'admets comme vous. Mais, pourquoi ce soleil, dit ainsi, à ce moment-là, dans ce lieu-réseau où régnaient vingt enfants, Brigitte et un maître ?

Que ce "bel indifférent" soit un joli poème bien tourné ; soit, mais pourquoi aujourd'hui le senté-je directement adressé à ma personne, ou plutôt à l'idée que s'en faisait Martine ?

Cela me saute aux yeux maintenant avec toute la clarté d'une évidence. Pourquoi ne l'ai-je point vu alors, pourquoi ne l'avez-vous pas vu, vous mes camarades du mouvement, impliqués comme moi ?

Quel genre d'institution originale pouvons-nous créer entre nous pour nous permettre d'y voir plus clair ?

C'est exactement ce que je demande par ces questions :

Y voir un peu plus clair dans l'application de notre théorie pédagogique.

12 — Si j'en reviens enfin à mon objet initial, je m'aperçois qu'une théorie, fut-elle pédagogique, n'existe pas en soi, telle une essence. Elle n'existe qu'à partir du moment où elle est appliquée et à ce moment même passe à travers le prisme d'une personnalité, elle devient l'expression de cette personnalité ; ses multiples facettes se restructurent en fonction de l'histoire de l'individu-enseignant qui donne plus ou moins d'importance à tel ou tel aspect. En fait, ce qu'il applique, c'est une nouvelle théorie, *sic* théorie.

Qu'en est-il alors des buts et des espoirs d'une théorie ? Comment les retrouver réalisés dans les productions enfantines ?

Le mieux n'est-il pas de proposer ce qu'a justement proposé Freinet, c'est-à-dire : une théorie philosophique générale, puis des outils et des techniques ?

Une éducation centrée sur l'enfant-personne totale, proposant outils et techniques permettant l'épanouissement de toutes les facultés de chaque enfant dans une communauté qu'il sert et qui le sert...

Avec pour corollaire immédiat la recherche constante d'une meilleure connaissance de l'enfant et des structures dans lesquelles il baigne.

Ajoutons-y aujourd'hui la possibilité de nous auto-comprendre, nous les maîtres en créant une institution qui fonctionnerait comme barrière et comme recours. Comme les enfants, nous en avons besoin.

Je pense qu'ainsi les erreurs de parcours que peut être amené à commettre chaque enseignant seront moins dangereuses.



Je m'aperçois encore qu'il est un aspect que j'ai négligé d'analyser : celui de la signification de mon activité de militant.

Pendant des années, j'ai fait la classe d'une certaine manière, c'est-à-dire que je n'appliquais pas seulement une doctrine pédagogique, mais que cette doctrine se trouvait immédiatement faussée de sa pureté initiale par mon affectivité, ma structure psychologique, mes facultés intellectuelles. Il ne pouvait en être autrement. C'est notre lot à tous. Mais je ne le savais pas. Cela n'eut pas été grave si je n'avais fait œuvre de prosélytisme. Je répandais en effet la bonne parole dans stages et réunions. Ainsi je vivais et transmettais un double leurre.

— Je croyais qu'on pouvait appliquer une pédagogie et je le faisais croire.

— Encore une fois, au niveau de la transmission des techniques, ce n'était pas grave, car une fois que le stagiaire connaissait le B-A-BA de l'imprimerie, du texte libre, il pouvait s'en aller se construire sa pédagogie Freinet.

— Mais c'est au niveau de la transmission des idées que cela est grave. Donc justement au niveau de la théorie.

— Dire par exemple *"Regardez comme mes enfants, en peinture, en texte libre etc. tâtonnent bien ! C'est grâce à notre pédagogie d'expression libre, c'est grâce aux techniques libérantes que Freinet et nous avons mises au point et que nous appliquons aujourd'hui."*

Dire ceci, c'était leurrer les jeunes camarades, leur faire croire à un mythe. C'était d'abord oublier toute la force de pression magistrale pour introduire ces techniques. Car enfin, ce ne sont pas les enfants qui ont demandé le texte libre, l'imprimerie, etc. c'est bien nous qui les avons apportés ! En les apportant, en imposant, nous avons fait preuve d'autorité. Oh pas d'une autorité brutale et directe, mais enfin...



Ensuite, c'était faire litière de la critique permanente personnelle.

En effet, de quoi sommes-nous sûrs quand nos enfants recherchent, tâtonnent ?

Savons-nous comment cela se passe effectivement ? Connaissons-nous les étapes de ce processus ? Pouvons-nous en montrer la chaîne exacte sans en oublier un maillon ?

Sommes-nous sûrs expérimentalement de l'excellence de ce tâtonnement ? Ou bien cachons-nous, derrière ce mot, seulement notre ignorance ? Pourquoi nous fier a priori à ce mode d'apprentissage plutôt qu'à un autre ? Est-ce seulement parce que les enfants produisent quelque chose qui nous semble satisfaisant — et ne serait-ce pas seulement satisfaisant que parce que cela correspond à des choses profondes et inconscientes en nous ? Est-ce seulement parce que Freinet l'a dit ? (Ainsi Dieu ayant

dit "Aimez-vous les uns les autres", certains se forcent à du philanthropisme, voire à du colonialisme).

Est-ce seulement pour cacher notre propre angoisse devant un problème trop grand pour nous ? (n'est-ce pas ainsi qu'ont réagi tous les peuples en créant des religions, des mythes ?)

Ce n'est pas du tout, en disant cela, que je veuille nier le tâtonnement expérimental, l'expression libre, etc. Mais je voudrais seulement introduire le doute – un doute constructif préluant à une véritable recherche expérimentale de ce qu'est le tâtonnement expérimental.

On éviterait ainsi et de leurrer les nouveaux ; et de nous leurrer.

Il est d'autres mythes que j'ai véhiculés, que nous avons véhiculés – Il y a cette fameuse *part du maître, le maître compagnon, le compagnonnage*, la communauté, les moments de communion.

Encore une fois, je ne dis pas que ce n'est pas vrai, je ne dis pas que ce n'est pas bon pour l'enfant. Je dis qu'il y entre une part de ce double leurre.

Combien de fois ai-je dit à la suite de Freinet, et d'autres parmi nous, je suis le compagnon aidant – Avec ces enfants de 6 ans, j'ai 6 ans, avec des enfants de 10 ans, j'ai 10 ans.

C'était à la fois vrai et faux.

- vrai parce que j'essayais de l'être. J'essayais d'être au plus près, à l'écoute, aidant ;
- faux parce que j'oubliais une dimension capitale : la dimension *Institution*.

Car, même si je voulais être le compagnon, je ne le *pouvais* pas.

Des choses extérieures à moi faisaient que l'enfant ne *pouvait* pas me voir ainsi, bien que j'en aie eu et fait.

- Le maître n'est pas le compagnon. Même si on l'appelle par son prénom.
- Le maître est d'abord le lieu de transfert d'images parentales (condition essentielle et prioritaire avant tout apprentissage). Pas la peine de le nier. C'est inscrit dans la parole des enfants, dans leur comportement. Bien sûr, nous pouvons inconsciemment éliminer ce qui est dit là. Mais une *analyse objective* de contenu le fera apparaître. (cf. les textes de Crouy).



Le maître est aussi un être déterminé par l'image idéale qu'en ont les parents, image déjà jetée dans le cerveau de l'enfant bien avant l'école et qui a germé, fleuri. Bien sûr, la réalité vient infléchir tout cela. Mais comment, dans quel sens, pour tel ou tel enfant ?



Le maître est déterminé, prédéterminé par bien d'autres données institutionnelles :

- l'image sociale de l'enseignant
- le rôle social de l'enseignant
- l'histoire sociale de l'enseignant.

Tout ceci passant à travers le prisme à multiples facettes dont certaines s'appellent : syndicat, parti politique, gouvernement, la France, le cléricisme etc. Et ces données viennent frapper à la porte de la classe, entrent dans la classe.

L'enseignant que j'étais, que nous sommes, est la résultante de toutes ces forces, institutionnelles.

C'est un leurre que de se le cacher.

Cela ne doit pas nous empêcher d'être au plus près de l'enfant, de l'aider. Mais cela devrait nous pousser aussi à l'étude du rôle et de l'impact de ces institutions.

REFLEXIONS DU TEMOIN

L'étude de J. Caux présente une certaine analogie avec le genre roman pédagogique de F. Oury. C'est attachant car on y sent vivre l'auteur tout au long de son texte en symbiose avec ses élèves. Il s'y projette sans doute deci-delà et pour suivre Lacan on peut dire que le manifeste langagier présente un personnage proche de sa subjectivité. Nous-mêmes, ma femme et moi, pris dans le circuit triangulaire. J. Caux, ses élèves et nous sommes aussi devenus des personnages décollant de leur personne. Nous l'avons suivi de très près durant cette période d'activité pédagogique et "politique" intense et notre approche de la réalité s'en trouve un peu voilée. Néanmoins plusieurs années sont passées, nous avons les uns et les autres cherché à approfondir et il nous semble avoir maintenant une vue plus claire, plus sereine.

Revenons au début, J. Caux porteur d'enthousiasme n'entreprenant rien à demi, voulait être un "Freinet" le plus complet possible, avec un rien d'absolu au fond de la pensée. Il se heurte à la cantinière pour une question de légumes (il était végétarien farouche), lors d'une grève il est pris à partie par le maire (gros pépiniériste 50 ouvriers) qui cherche à le mettre en difficulté avec le village.

"Que vous manque-t-il à l'école ?" lui dit-il.

Heureusement pour lui, la majorité des parents lui gardent leur sympathie car ils sentent que leurs enfants se plaisent à l'école.

Enfin, autre circonstance conditionnante, il travaillait dans une école où la Pédagogie Freinet était pratiquée depuis un certain nombre d'années, il désirait continuer et si possible dépasser.



En suivant le déroulement de l'étude, voici quelques remarques :

● *Au début J. Caux dit "Je me sublime" dans mon travail de classe. Pour moi cela paraît juste, ses forces de l'inconscient font directement surface par ce mot, mais je crains que d'autres le chicanent sur le sens du mot qui implique une transformation d'une pulsion agressive en pulsion altruiste et lui demandent quel est le premier terme.*

● *Au sujet des enfants :*

Jeanny, élevant des faisans dans une Sologne traditionnelle à contraintes sociales en porte les stigmates car il descend d'une lignée de plusieurs générations de parents soumis.

● *Richard, le paresseux rêveur, rapporté d'un père espagnol, une vieille coutume d'exploitation familiale par l'homme et attend patiemment d'atteindre son statut "d'homme".*

● *Pascal, s'identifie au frère aîné, très brillant en histoire, qui lui-même s'identifiait aux puissants ayant la puissance du savoir. D'autre part l'agressivité contre le maître rebondissait à partir d'un traumatisme ancien produit par le maître précédent (tout à fait à son insu d'ailleurs).*

● *Martine, la poétesse, en perte d'équilibre à la maison, chemine à l'école, vers un épanouissement de la fille pour le père, puis de la jeune fille pour l'homme et exprime cette ascension avec délicatesse. Tous les poèmes ne sont pas transcrits dans le dossier.*

● *Brigitte plus prosaïque, plus simple, garde une sexualité banale, dans une famille dont l'équilibre s'accommode de son peu d'ambition.*

● *Claudie, très fine, gagne la sympathie du maître par ses avances à sa fille.*



Nous sommes des praticiens qui après l'action voulons réfléchir au sens de notre travail, de notre vie, il semble que cette étude qui part d'un vécu intense, pour passer ensuite après plusieurs années à une analyse fouillée, nous donne un exemple et une image de nos possibilités.

H. Vrillon



paru en janvier 1974

**N° 1 : *Vers une méthode naturelle
d'imprimerie***

paru en novembre 1974

**N° 2 : *1 000 poèmes en un an*
I. Le premier trimestre**

paru en janvier 1975

**N° 3 : *Textes libres ordinaires
de Patrice***

paru en février 1975

**N° 4-5-6 : *1 000 poèmes en un an*
II. Le deuxième trimestre**

paru en mars 1975

**N° 7-8 : *1 000 poèmes en un an*
III. Le troisième trimestre (1)**



(1) Les numéros 2 - 4-5-6 - 7-8 sont vendus ensemble.